

Hommage aux anciens combattants

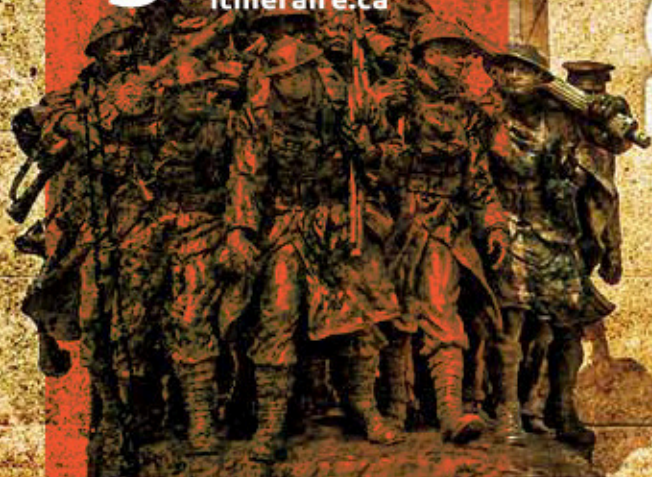
L'ITINÉRAIRE DES ANCIENS



3\$

Volume XXVI, n° 21
Montréal, 1^{er} novembre 2019
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

POUR NE JAMAIS OUBLIER QUI NOUS SONNIES



1914-1918



Entrevue avec
Micheline Lanctôt

Page 34



L'AR
C'est ce r
quz a
le Grand Ev

BIENTÔT EN VENTE !



L'ITINÉRAIRE





L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Antoine Desrochers

Camelot n° 1262 | Âge 57 ans

Point de vente Épicerie Metro Saint-Hubert / Boucher



Antoine porte avec lui un passé douloureux qu'il aborde avec beaucoup de courage. Malgré les nombreuses embûches, il réussit à se projeter dans la vie en faisant preuve de beaucoup de résilience. Il a eu sa période d'itinérance et sa recherche de logement, quoique laborieuse, s'est bien terminée. Par l'entremise de *L'itinéraire*, il a obtenu un petit appartement où il se sent heureux et libre.

Il vit seul et ne semble pas en souffrir. « *Un jour, les gens sortent de ma vie. Ça a toujours été comme ça. À part la famille, j'aime modérément... Aimer ça m'a toujours causé un problème.* » C'est ce qu'il dit lorsqu'on lui parle de relations interpersonnelles. Il se plaît à dire qu'il haït la dépendance. C'est presque une devise. Il ne veut dépendre de personne et que personne ne dépende de lui.

Depuis maintenant deux ans, Antoine profite pleinement de sa sobriété et il participe activement à la vie de *L'itinéraire*. « *À L'itinéraire, je n'ai pas encore atteint mon plein potentiel* ». Son désir d'écrire est de plus en plus présent. Il a des choses à partager. « *J'essaie toujours d'aller au top de mes capacités* ». Il en a long à dire sur la notion de dépassement.

« *Dans ma vie j'essaie de développer mon potentiel au maximum. Me développer physiquement, mentalement. On a tous nos limites et je n'essaie pas de dépasser les miennes. Si je dépasse ma limite je vais être dans quelque chose que je ne serai pas capable de faire... Je préfère repousser ma limite... tranquillement.* »

Ce qu'il apprécie du travail de camelot, c'est la liberté, l'absence de pression. « *Moi je travaille parce que j'aime L'itinéraire, j'aime travailler avec le public, j'aime les gens.* » Il se plaît de plus en plus à cultiver les bons contacts avec ses clients qu'il accueille avec bonne humeur. « *Si un matin je file trop maussade pour dire bonjour, bonne journée, avec un sourire, je ne vais pas travailler* ».

Par Anita Barsetti • Bénévole à la rédaction

© Milton Fernandes

PARTENAIRES MAJEURS



L'itinéraire EST MEMBRE DE



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social à :

c.e.lavery@itineraire.ca
514 597-0238 poste 222

Les camelots l'achètent **1,50 \$**

3 \$ Prix de vente

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Édition 25^e : Belle revue intéressante !
J'apprécie les articles de Ianick, Alexandra, Mathieu, Jo et de tous les mots des camelots, français et anglais. Merci à vous tous. Et merci à tous les volontaires ! Bravo !

Monique Jones

On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques DIANE GIGNAC
Chargée de projets GISÈLE BÉLANGER
Imprimeur TRANSCONTINENTAL

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL
Journaliste, responsable société

LAURENT SOUMIS
Journaliste accompagnateur

JASON PARÉ
Journaliste, formation des participants

MILTON FERNANDES
Création visuelle

ALEXANDRE DUGUAY
Gestionnaire de communauté

IANIK MARCIL
Collaborateur

JUAN CARLOS JIMENEZ
Webmestre bénévole

CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARIE BRION,
IMÈNE HAMCHICHE, MADELEINE LAROCHE,
HÉLÈNE MAI, DANIELA ARANIBAR, SANDRINE BINKIE
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORTE
Bénévoles à la révision

Photomontage de la une
MILTON FERNANDES

ADMINISTRATION

SYLVANA LLANOS
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES
Adjointe comptable - Commis au dépôt

NANCY TRÉPANIER
Adjointe administrative

PASCALLE PLANET
Développement philanthropique - Médias sociaux

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY
Chef du développement social

ISABELLE LACHARITÉ
Intervenante psychosociale

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

VANESSA TREMBLAY
Chargée de projet - Distribution

MÉLODIE GRENIER
Chargée de projet volet autochtone

NAHKA BERTRAND
Coordonnatrice du Café de la Maison ronde

ELLA MARTINDALE
Coordonnatrice adjointe du Café de la Maison ronde

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.

Trésorier
GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Secrétaire
FRANCK BÉZIAUD - Banque Nationale

Administrateurs
MIVILLE TREMBLAY
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
ALEXANDRE VERDUN - Camelot de L'itinéraire
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'itinéraire
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
JACQUES ÉLYZÉ - Représentant des camelots

ÉDITORIAL

1^{er} novembre 2019
Volume XXVI, n° 21

**Luc
Desjardins** Directeur général et éditeur



« Je me souviens »

Un dimanche, début novembre 2003, des bénévoles du club de quad dont je faisais partie sommes presque à la fin d'un projet de plus d'un an. Après 15 km de sentier il nous reste un pont à construire. La structure en bois d'une longueur de 35 pieds par 12 pieds de largeur traversera une rivière et devra supporter notre dameuse. Il s'agit d'un tronçon important pour accéder aux services du village, mais les bénévoles sont fatigués et à bout de souffle. Il fait froid, la couverture de neige qui gèle et dégèle au gré du soleil rend nos tranchées et le sentier très boueux. Malheureusement, en ce dimanche, la tâche est trop colossale. Nous décidons de reporter la fin des travaux à la semaine prochaine. Le plaisir de s'investir comme bénévole n'est plus au rendez-vous.

Retour à la maison en direction de Montréal. Une heure de route déjà entamée. Le « flip » sonne, il est 18 h, il pleut. C'est le chargé de projet pour la construction du pont. Il est dans tous ces états, en panique, il crie après moi au bout du fil. Un peu normal, car je suis le président du club.

Lui : « Comment ils vont faire pour traverser ? On doit les secourir à tout prix, ils sont là, ils vont mourir. Les bénévoles sont partis, le pont n'est pas fini, ils vont tous mourir ! »

Moi : « Qui ? »

Lui : « Les habitants de l'île. »

Moi : « L'île ? »

Lui : « J'y vais, je traverse la rivière, je vais les transporter un par un, tu vas voir... »

Moi : « Attends, ne bouge pas, je suis là dans une heure. »

Vétéran, ancien militaire des Forces canadiennes avec plus de 20 années de service à son actif dans des zones de service spécial, notamment en Somalie, en 1993, notre spécialiste, chargé de projet, vivait en ce dimanche, après 10 ans, une situation difficile.

Une heure pour le rejoindre, c'est long.

J'arrive, la noirceur est bien installée, c'est brumeux, la pluie, le froid, je le cherche. Je traverse la rivière, j'entends un gars en pleurs, couché en petite boule sur un tas de boue. Voilà, l'île. Il n'est pas près de partir, il n'a pas réussi sa mission, c'est la honte, il me demande de le limoger comme bénévole.

Moi : « Non, on va jaser, faire un feu, boire du vieux café tiède du matin. Je t'écoute. »

Ce que je savais à l'époque, c'est qu'il était un vétéran avec une longue feuille de route, c'est tout, pas plus. Ce que j'allais vivre dans les prochaines heures, en ce dimanche soir, au froid, sur son terrain de jeu, sera pour moi la différence entre comprendre et avoir vécu des épisodes d'atrocité qui sortent de la normalité. L'incompréhension, la douleur, la souffrance et surtout la résilience. Ce fut ma formation en mode accéléré sur les traumatismes liés au stress opérationnel.

Aujourd'hui, 16 ans plus tard, « I will never forget ». Voici notre hommage à ceux et celles qui ont servi et qui ont donné leur vie pour leur pays. Bonne lecture.

VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234

publicite@itineraire.ca



SOMMI



3

Mots de camelots

- 3 Zoom sur Antoine
- 9 Lynn Champagne
- 9 Maxine Timperley
- 9 Jacinthe Vigeant
- 40 Denis Bourgeois
- 40 Francine Duffy
- 40 Linda Pelletier



26



34

IMIAIRE

1^{er} novembre 2019
Volume XXVI, n° 21

8 Rond-point international

10 Dans l'actualité

Lutte contre « les » discriminations
Laurent Soumis

11 Comptes à rendre

Le bois d'allumage
Janik Marçil

13 En toute liberté

Une personne comme il n'y en a plus
Mathieu Thériault

24 Dans la tête des camelots

Irais-tu à la guerre ?

26 Culture

Les militaires québécois au cinéma
et à la télévision
Jason Paré

30 Espace sciences

Yves Grégoire

33 Tranche de vie

J'ai pris mon envol
Alain Commu'nos-Terres

34 Entrevue

Micheline Lanctôt
Yvon Massicotte

42 Bande dessinée

Siou

43 C't'encore drôle

P'tite p'tite semaine
Gilles Leblanc

44 Détente

À la une

Alexandra Guellil



14

Hommage aux anciens combattants

Soldat un jour, soldat toujours

Cette devise est partagée par les vétérans que nous avons rencontrés. Visiblement touchés que l'on puisse s'intéresser à leur histoire et qu'on les raconte à l'approche du 11 novembre, jour du Souvenir. Malgré le temps qui passe, leur engagement pour le pays n'a pas de limite. Peu importe ce qu'ils ont vécu, ce qu'ils ont perdu ou les ordres qu'ils ont reçus, ces anciens combattants ont défendu la feuille d'érable et nos valeurs nationales. Ils ont signé de leur vie au nom de tout cela. Voilà pourquoi nous les saluons dans ce dossier hommage.



Slovaquie *Dennik N*, un média indépendant

En Slovaquie, la liberté de la presse est préoccupante, selon les conclusions de Reporters sans frontières, de l'Institut international de la presse et de la Commission européenne. Alors que de grandes compagnies rachètent des entreprises de presse locale, les politiciens attaquent les journalistes. Cela a poussé un groupe de journalistes à créer leur propre journal, en toute impartialité, nommé *Dennik N*, soit une combinaison de mots slovaques faisant le lien entre les mots « presse » et « indépendante ». Le modèle économique du journal repose essentiellement sur des abonnements des lecteurs tandis que la moitié des parts a été attribuée à six hommes d'affaires impliqués dans une société de sécurité informatique mondiale. Des dispositions ont été prises pour leur interdire de s'impliquer dans la grille éditoriale du journal. Notons que la part restante appartient aux journalistes fondateurs. Autre élément intéressant : ils ont développé une plateforme de lecture et d'engagement des lecteurs en *open source* leur permettant d'interagir directement avec les abonnés et de communiquer directement avec les éditeurs pour leur proposer des sujets. Ce modèle d'affaires prouve simplement que le journalisme indépendant a de l'avenir et qu'il existe un public prêt à en payer le prix. (IPS / INSP)

Russie En grève pour la planète

En Russie, plusieurs jeunes se concertent pour suivre la mobilisation. À 15 ans, Margarita Naumenko est une des participantes des mobilisations étudiantes internationales du vendredi ou du jeudi médiatisé notamment par Greta Thunberg. Chaque semaine, Margarita Naumenko se rend à Moscou avec d'autres étudiants pour chanter et brandir des affiches demandant au gouvernement de réagir face à l'aggravation des menaces liées aux changements climatiques. S'il est vrai que ses parents la soutiennent dans sa décision de protester, ils sont moins convaincus de l'urgence d'agir. Et ce, bien qu'elle ait essayé de leur parler en espérant qu'ils changent leur opinion. Rappelons que ce mouvement de contestation est porté en grande partie par la jeunesse qui caresse l'idée de faire évoluer la mentalité, dans un pays où il n'y a pas si longtemps, le public et les politiciens restaient sceptiques sur la nécessité d'agir rapidement en matière de changements climatiques. (Reuters/INSP)



© ANTON VAGANOV | REUTERS



L'itinéraire est membre du **International Network of Street Papers** (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez insp.ngo

La générosité à un visage

Il y a des jours comme ça où rien ne va plus. Un de ces petits jeudis matins, il pleuvait, mes souliers étaient percés, mon pantalon déchiré, le ventre creux depuis plus de 24 heures et je me sentais très fragile.

J'essayais de vendre ma revue, sans succès, depuis quelques heures. À un moment donné j'ai pété ma coche! Je gueulais à tue-tête... contre la classe moyenne qui n'achetait pas la revue. Vous savez, je voulais simplement de l'argent pour me nourrir et nourrir ma fidèle compagne, ma chatte Ayny.

Miracle sur le quai du métro de l'Église! Assise, je me calmait, je pleurais. Une douce main sur mon épaule. Un ange? Presque! Non, une charmante dame, qui a osé s'asseoir près de moi, rater plusieurs wagons, prendre le temps de m'écouter. Je lui ai conté les malheurs de mon petit matin trivial.

Avec patience et compassion, elle m'a posé quelques questions sur ma situation et elle m'a offert 5 \$ pour un exemplaire. J'ai refusé. Ce billet n'allait pas résoudre mon malheur. Curieuse, elle voulait en apprendre davantage. Je lui ai parlé d'Ayny, ses problèmes de santé, le coût du vétérinaire, le manque de nourriture pour elle et moi.

J'ai eu un grand sentiment d'abandon. Je pensais quitter L'itinéraire et m'enfermer chez moi. Quitter le bateau. La dérive.

Première fois de ma vie. La dame m'a complimentée sur mon parfum, mon apparence soignée. Complimentée de la sorte, j'ai fait un virage de 180 degrés. Elle m'a proposé 20 \$ pour mes besoins immédiats. Je lui ai rappelé que je n'avais pas fait cette scène pour obtenir des sous. Elle a insisté et voulait sincèrement m'aider.

En essuyant mes dernières larmes, j'ai accepté son 20 \$. Elle m'a encouragée à ne pas lâcher en me disant que c'était tout simplement une mauvaise journée. Une mauvaise journée ne faisait pas de moi une mauvaise personne pour autant. Vous, qui me lisez, vous avez sûrement de mauvaises journées?

LYNN CHAMPAGNE
CAMELOT MÉTRO CADILLAC



Malade de peur

J'ai été hospitalisée à « Louis-H. » de mai à juillet 2019. Je vous explique pourquoi.

Fervente adepte de la religion catholique, je me suis rendue à l'église au début du mois de mai afin de demander de l'aide au prêtre pour me protéger contre les hallucinations auditives. Il a récité des prières d'exorcisme et m'en a suggéré d'autres pour couper les liens avec les âmes néfastes.

À mon retour à la maison, j'ai récité ces prières. Par la suite, je me suis sentie attaquée par un démon qui me charcutait et j'entendais la voix de ma mère décédée qui tentait de m'aider. J'étais pétrifiée.

Je me suis donc rendue à l'hôpital où je savais que je serais en sécurité. J'y ai reçu l'aide dont j'avais besoin grâce aux médecins et au personnel dévoués. Ma peur s'est estompée.

Cette hospitalisation m'a fascinée car j'ai rencontré des personnes intéressantes : des gens modestes, intelligents, angéliques et divins. J'avais la frousse de retourner chez moi mais mes bons amis m'ont aidée à réintégrer mon appartement. J'ai donné toutes mes possessions, croyant qu'elles étaient contaminées par le démon. Puis j'ai dû acheter de nouveaux meubles.

Les catholiques m'ont fait peur en ce qui concerne les différentes branches de la médecine naturelle, les qualifiant de païennes. Pourtant, les plantes, les huiles, les pierres font partie de la nature créée par Dieu.

Je me suis donc remise à la lecture de documentation sur les médecines alternatives, incluant la réflexologie, la chiromancie, la graphologie, sans culpabilité ni crainte d'être punie par Dieu ou hantée par des mauvais esprits.

À la suite de ma mauvaise expérience, j'ai décidé de délaisser toute religion et de me confier à Jésus personnellement.

MAXINE TIMPERLEY
CAMELOT MÉTRO JULIETTE



Mots de
camelots



Patience, persévérance et courtoisie

Je suis arrivée à pied à L'itinéraire par une journée froide et venteuse de mai. J'étais fatiguée et déprimée. Je voulais passer à l'action et je me suis mobilisée ce jour-là.

Il régnait, dans le café de L'itinéraire, un tel brouhaha. Le café grouillait d'animation et d'ambiance. Clic, clic! On a pris une photo de moi, les cheveux renversés sur le côté par le vent! Tout allait trop vite!

Le responsable, fort sympathique, m'explique grosso modo le fonctionnement de la vente de *L'itinéraire* et me présente mon mentor, Yvon Massicotte. Les commentaires affluent autour me disant qu'il est un des meilleurs. Je suis chanceuse. C'est vrai.

À mon point de vente, j'ai reçu ses instructions et profité de son expérience. Yvon m'a informée de l'essentiel : la patience, la persévérance et la courtoisie.

Je me suis vite adaptée et je ne me suis pas découragée. Vendre le magazine et entrer en contact avec les gens par un bonjour et un sourire souvent rendus me font un bien énorme. Ce qui donne lieu parfois à des anecdotes et des conversations intéressantes.

Au début, je vendais peu d'exemplaires et je devais me rendre à mon point de vente deux fois par jour. Maintenant, je vends facilement quatre journaux en une heure. De plus en plus de visages me sont familiers, clients ou pas. Je suis satisfaite de mes progrès depuis quatre mois déjà.

JACINTHE VIGEANT
CAMELOT ONTARIO / SAINT-DENIS





Me Philippe-André Tessier

Président de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse

dans l'actualité

Laurent Soumis

Lutte contre « les » discriminations

Dix ans sans véritable politique nationale

Dix ans presque jour pour jour après s'être penchée sur le profilage social, la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ) réclame toujours « une véritable politique nationale de lutte contre les discriminations ».

« Cela prend une action concertée de la part de l'ensemble des acteurs gouvernementaux pour véritablement changer les choses, plaide le président de la Commission, Me Philippe-André Tessier. On ne peut pas juste compter sur des mesures, ici, à gauche et à droite pour corriger le tir. »

À l'invitation de *L'itinéraire*, Me Tessier réagissait à deux rapports accablants sur la discrimination publiés coup sur coup au début de l'automne.

Le 30 septembre dernier, la Commission d'enquête sur les relations entre les Autochtones et certains services publics québécois reconnaissait « l'existence de la discrimination systémique envers les Premières Nations et les Inuits », notamment dans les services policiers.

Une semaine plus tard, trois chercheurs indépendants constataient les « biais systémiques liés à l'appartenance raciale » manifestés à grande échelle par les agents du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM).

Nommer les choses

« Il faut nommer les choses, affirme le président de la Commission. Il faut parler du caractère systémique du profilage racial et social, tant envers les Autochtones que les personnes des minorités visibles. » Dans le cas de la Commission d'enquête, « cela permet d'apporter des solutions systémiques aux nombreux enjeux qui touchent les Premières Nations et les Inuits au Québec ».

En ce qui concerne le SPVM, Me Tessier refuse les querelles de sémantique. « Une femme autochtone a 11 fois plus de chances d'être interpellée (qu'une Blanche). Une personne noire (ou un jeune arabe) a quatre fois plus de chance d'être interpellée. Ces chiffres-là parlent

à la société québécoise dans son ensemble. Ça vient chercher le gros bon sens de tout le monde en disant : bien là, il y a quelque chose qui ne marche pas. »

Toutes sont condamnables

Me Tessier met en garde contre la tentation de hiérarchiser les discriminations. « Il n'y a pas de discrimination qui est meilleure ou pire. Il n'y a pas de bonne discrimination. Si une société tolère une discrimination, elle les tolérera toutes. On n'a pas le choix d'avancer là-dessus, main dans la main, Autochtones et personnes racisées, minorités ethniques et LGBTQ. »

« Quelquefois, il arrive qu'une personne soit à la fois profilée d'un point de vue social et racial, note-t-il. Il arrive fréquemment que les personnes autochtones aient en plus une problématique liée à leur situation économique défavorable. C'est un peu des deux. Et les deux sont condamnables. »

« C'est aussi toute la question de l'itinérance et de la criminalisation de la pauvreté dont il faut tenir compte. Il y a des aspects qui sont liés l'un à l'autre. C'est pour cette raison que, depuis longtemps, la Commission essaye de relier ces sujets-là et de ne pas les isoler. »

Il y a 10 ans ce mois-ci

Le 10 novembre 2009, la Commission québécoise des droits de la personne a été le premier organisme gouvernemental à dénoncer le « profilage social » dont étaient victimes les personnes itinérantes à Montréal. Deux ans, plus tard elle recommandait l'adoption d'une « politique nationale ».

Dans son rapport, la Commission écrivait que « si dans le cas du profilage racial, c'est la couleur de la peau qui est l'élément déclencheur de la discrimination, dans le cas du profilage social, ce sont plutôt des signes visibles de pauvreté et de marginalité ».

Dans un avis qu'elle qualifiait elle-même de « novateur », la Commission recommandait alors au gouvernement « de financer la construction de logements sociaux et d'investir dans des mesures de soutien à la réinsertion des personnes itinérantes ».



Le bois d'allumage

Vous lisez cette chronique alors que la grisaille de l'automne enveloppe probablement Montréal. Je l'écris alors que le feuillage coloré des arbres brille sous le soleil d'octobre. Peut-être vous souvenez-vous avec nostalgie – et soupirs – de vos vacances de l'été dernier, au moment où vous allumiez le feu de camp pour la soirée. Ce moment magique où l'on casse le petit bois d'allumage, qu'on dépose sur quelques pages de papier journal froissé, avant de craquer une allumette pour « partir le feu », comme on dit.

Du petit bois mort, qui ne servirait à rien d'autre dans la nature qu'à pourrir pour nourrir des micro-organismes. Ce qui est déjà beaucoup, cela dit. Le bois d'allumage pour le feu, cependant, est une promesse d'un futur chaleureux. Sec, peu intéressant, il sera néanmoins dans quelques minutes source de chaleur.

La jeunesse du bois vieilli

La flamme qui allume le feu, c'est l'équivalent de notre jeunesse. Elle a besoin du bois qui a poussé avant elle pour réchauffer l'humanité. Le passé est inerte, le futur est en construction, et ce sont les jeunes d'aujourd'hui qui ont la responsabilité de construire ce futur. Nous, adultes, plus ou moins vieux, avons la responsabilité de les appuyer.

Ces derniers mois, le Québec s'est entre-déchiré, dans les médias traditionnels et sociaux, sur le cas de la jeune militante écologiste Greta Thunberg, qui était de passage à Montréal, fin septembre, pour la grande marche pour le climat.

D'un côté, des milliers de gens qui admirent son cran, son audace et sa force. Elle n'a que 16 ans et a fait un discours devant l'Assemblée générale de l'ONU tout comme elle était à la « une » du prestigieux *Time Magazine*. J'aurai 50 ans bientôt, et je ne ferai très certainement pas ni l'un ni l'autre. Faut le faire, quand même.

De l'autre côté, un incompréhensible déferlement de haine. Il faut lire ce qui s'est dit dans les médias français, notamment, c'est proprement hallucinant, mais certains commentateurs québécois ont proféré des propos tout aussi odieux. On lui enjoint de retourner à l'école, on l'a dit hystérique, voire pire. Ce qui m'a le plus choqué, c'est que ces soi-disant adultes responsables et matures la traitent de haut, comme si elle était une gamine de cinq ans (on utilise d'ailleurs ce terme pour la dénigrer). Or, à 16 ans, on n'est plus une enfant, on est une jeune adulte. Je ne connais pas la situation en Suède, mais au Québec à cet âge, on peut avoir un permis de conduire, on a déjà eu, en moyenne, sa première relation sexuelle et on a le droit d'avoir un permis de chasse. On ne joue plus aux *Lego*, à 16 ans.

Le feu de Greta

Greta Thunberg est la petite flamme qui a peut-être allumé le feu de l'avenir de l'humanité. Nous sommes le petit bois qui lui permet de faire ça. C'est la raison pour laquelle nous devons l'appuyer.

Elle relaie d'innombrables études scientifiques aux conclusions implacables : si nous ne donnons pas un grand coup de barre d'ici 2030, l'humanité est foutue, ni plus ni moins. En 2030, j'aurai 60 ans. Vingt ans plus tard, je serai au seuil de ma mort. Comme je n'ai pas, ni n'aurai, d'enfants, je pourrais m'en balancer sur de grandes largeurs, des conséquences des changements climatiques, puisqu'ils ne me toucheront pas. Après moi, le déluge.

Mais justement, c'est parce que j'approche le demi-siècle que j'ai, comme vous, le devoir non seulement d'écouter Greta, mais de l'épauler. D'être l'allié de cette magnifique jeunesse qui nous confronte et nous somme d'agir, maintenant.

Greta n'est ni sainte ni prophétesse : elle prend, avec ses jeunes camarades, notre avenir entre ses mains.

Une inclusion qui contrera l'itinérance ?

Pierre Gaudreau • Directeur du RAPSIM

Au moins 20 % de logements sociaux, 20 % de logements abordables et 20 % de logements familiaux dans le cadre des projets de développement de 150 unités et plus. C'est la mixité sociale que vise la Ville de Montréal avec sa Stratégie d'inclusion qui est actuellement en consultation*.

Cette stratégie aura un impact important sur l'offre de logements à Montréal et sur les conditions qui peuvent permettre de se sortir de l'itinérance... ou de s'y retrouver. Pour contribuer à faire croître le parc de logements accessibles aux personnes à faible revenu, cette stratégie doit être bonifiée. Elle doit prévoir plus de logements sociaux et baliser ce que signifie logements abordables.

Autrement cette stratégie, qui vise à cadrer le développement des grands projets immobiliers – lire le développement de condos – n'empêchera pas la spéculation et la hausse du coût du logement.

Un marché débridé

Dans tous les quartiers montréalais, les logements sont de plus en plus rares et chers. Au niveau des condos, les projets continuent de se multiplier. Ils accaparent les terrains et densifient la ville au seul profit de personnes qui peuvent acheter ces condos, pour les habiter, ou uniquement pour les posséder. Certains proprios les louent sur Airbnb ou autre, en attendant de les revendre.

La nouvelle stratégie d'inclusion est nécessaire pour freiner cette transformation de la Ville. Déjà les administrations des maires Gerald Tremblay et Denis Coderre avaient adopté des règlements visant l'inclusion de logements sociaux dans les grands projets. Les résultats ont été limités, les promoteurs contournant les règles pour scinder leur projet et les rendre plus petits ou encore préférant payer un montant compensatoire pour que ces logements se fassent ailleurs, mais pas dans la cour des condos.

Dans ce contexte, 1000 logements sociaux sont construits chaque année à Montréal pour toutes les tranches de populations. Cela donne accès à un logement de qualité, à un prix abordable, à autant de ménages, dont des personnes itinérantes. Cet investissement dans le logement est plus que pertinent, mais comme la Ville le reconnaît, nettement insuffisant.

* Pour les projets de moins de 50 unités, une contribution au développement de logements sociaux sera demandée.



Un panneau annonçant un projet de condos, angle Sainte-Catherine et De Lorimier

Un règlement qui doit mordre

Pour atteindre les objectifs d'inclusion sociale que vise son projet de règlement, l'administration Plante doit modifier son règlement. De concert avec les comités logement montréalais et d'autres organismes, le RAPSIM a déposé un mémoire qui demande notamment :

- l'augmentation de 20 % à 40 % du pourcentage de logements sociaux obligatoire dans tous les projets de développement de logements;
- une application dès l'adoption du règlement, prévu au début 2020, plutôt que la reporter en 2021;
- que la contribution au fonds d'inclusion, pour le développement de logements sociaux en dehors des projets de logements, soit limitée et, si cela est fait, qu'on s'assure au moins que ceux-ci se réalisent à proximité.

Il est aussi crucial que le développement de logements sociaux qui se fera sur des grands projets, tels les terrains de Radio-Canada ou ceux de la Molson, inclut des unités pour des personnes en situation ou à risque d'itinérance. C'est aussi cela l'inclusion.

Cela prendra plus

La Ville de Montréal vise la réalisation de 6000 nouveaux logements sociaux d'ici 2021. En renforçant sa politique d'inclusion, celle-ci pourra contribuer à cet ambitieux objectif. Il faudra aussi que les gouvernements du Québec et celui d'Ottawa s'engagent dans des investissements accrus dans le développement de nouveaux logements sociaux, pour lesquels aucuns fonds ne sont annoncés, autres que ceux des logements déjà en développement.

La mise en place d'une taxe sur la spéculation doit être rapidement effectuée. Celle-ci peut contrer la spéculation et rapporter des fonds importants, comme le montre l'exemple de la Colombie-Britannique qui a ainsi récolté en cinq mois de février à juin 2019, 115 millions \$, plus que les 87 M \$ prévus. Appliquée uniquement sur les propriétaires étrangers, les compagnies de propriétaires et les logements vacants, cette taxe ne touche que 0,2 % de la population mais a fait baisser les prix. De l'argent et des bâtiments moins chers, cela aidera à faire du logement social !! ■

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949



PAR MATHIEU THÉRIAULT
CAMELOT BERNARD/DE L'ÉPÉE

Une personne comme il n'y en a plus

Les quelques lecteurs de ma chronique savent que je ne traite pas en général de ma vie privée ou d'histoires personnelles. J'ai toujours considéré que ce n'était pas d'intérêt général et que de toute façon, il y a déjà beaucoup de vies brisées qui se racontent dans *L'itinéraire*. Pourtant, je voudrais faire exception et profiter de cet espace pour parler de la personne qui compte le plus pour moi.

Elle a des yeux qui sont vraiment magnifiques. On dit que les yeux sont le miroir de l'âme et ces yeux-là vous parlent. Parce qu'ils sont transparents, profonds et authentiques. Ils racontent des histoires ; ils racontent une vie et plein de vies du même coup. Ils sont si ronds et larges qu'on dirait des soleils et des lunes à la fois. De ces yeux qui ont trop vu, autant du magnifique que de l'horreur, peut-être trop vu, mais qui ne sont pas près de se fermer pour autant.

Car en eux se cachent une immense intelligence et une curiosité infinie. Pas de celles qui s'enseignent à l'école ou qui s'achètent à l'université. Non, la vraie grandeur d'âme, comme on en trouve chez les rares humains pour lesquels il n'y a pas de moule, pas de guide d'instruction et dont aucune compagnie ne possède le brevet. Jamais on ne pourrait la cloner ou la reproduire, car c'est un mystère de la vie qui n'arrive probablement même pas une fois par génération.

Pour maman canard et sa marmaille

C'est le genre de personne à qui on voudrait ériger une statue ou un monument, mais qui refuserait parce que les matériaux seraient tellement plus utiles à d'autres et qu'en bout de ligne, ça gênerait l'espace des oiseaux et des animaux. Si elle n'était pas consciente que c'est un comportement irresponsable et potentiellement dangereux, ça serait le genre à stopper sa voiture sur l'autoroute pour être sûre que la maman canard et sa marmaille vont bien se rendre à destination en toute sécurité.

Chaque matin elle se lève aux aurores pour accomplir une des professions des plus nobles : elle est éducatrice en garderie. Alors que la majorité d'entre nous croule sous le stress parce qu'on doit s'occuper d'un ou deux enfants qui sont les nôtres quelques heures par jour, elle répond présente pour s'occuper de près d'une dizaine d'enfants, 40 heures semaine. Toutes les semaines de l'année. Et quand elle appelle les marmots « ses amis », on sait que ce n'est pas

de la frime. Elle les aime vraiment de tout son cœur et s'assure que chaque journée qu'ils passent avec elle soit une journée parfaite et inoubliable.

Comme dans la si belle chanson de Lou Reed, *A Perfect Day*, le temps qu'on passe avec elle nous rappelle une journée parfaite, inoubliable, où l'on serait allé faire voler les cerfs-volants au parc, boire une bouteille de rouge devant la mer, nourrir les animaux à la campagne ou regarder le crépuscule border le cimetière sur la montagne. « Ses amis » à la garderie partagent ce privilège, comme les rares personnes qui ont la chance de la côtoyer dans l'intimité.

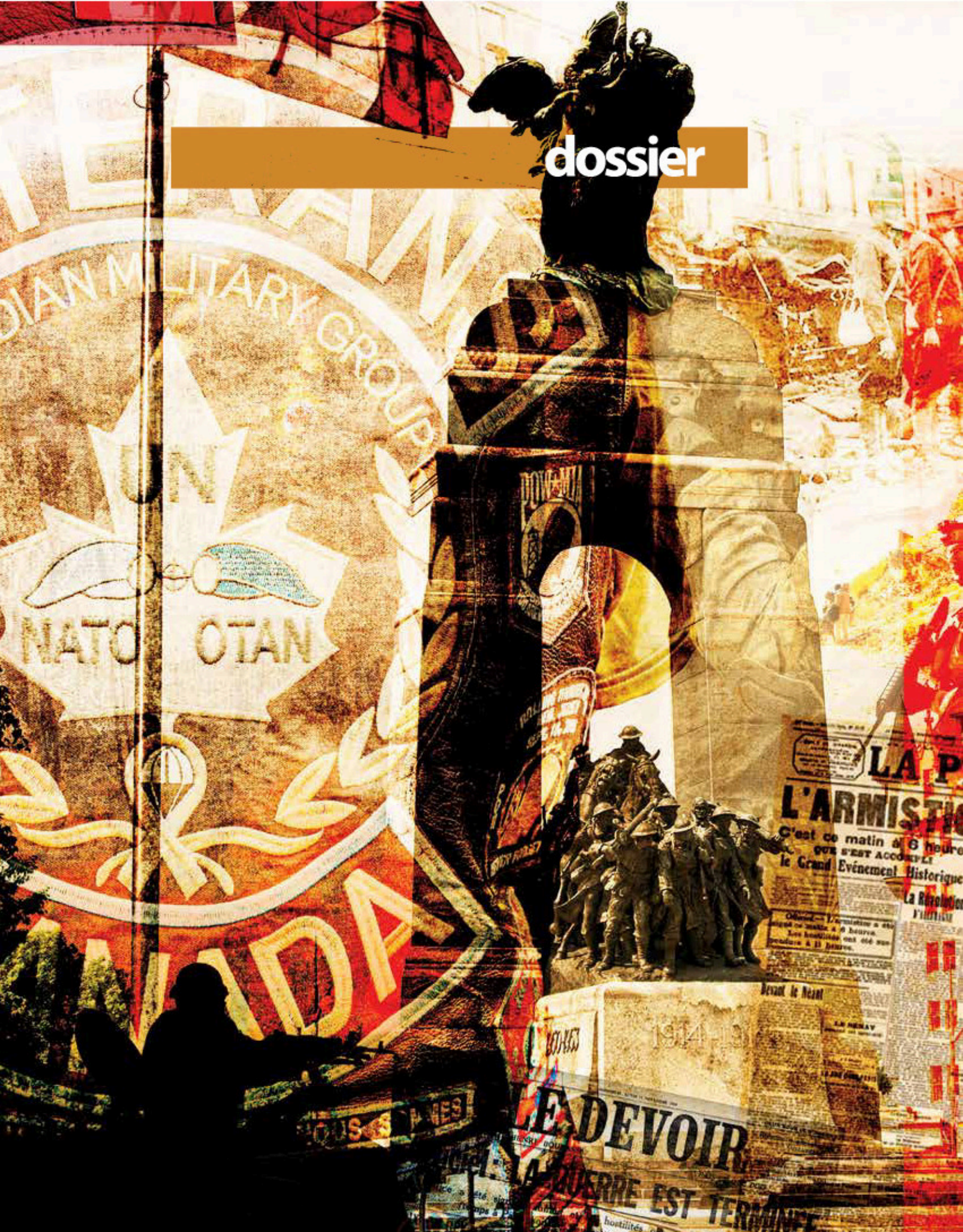
J'ai compté jusqu'à l'infini

Personnellement, j'ai déjà compté jusqu'à l'infini. Et cela plus d'une fois. Pourtant, je ne me suis même pas approché près de l'ampleur du cœur de cette personne. Il y a une telle grandeur, une telle profondeur et une telle générosité dans cette femme qu'on se demande comment l'infiniment grand peut entrer dans un corps si infiniment petit. Et un corps si beau que si je croyais en dieu, je me dirais : « *Oui, mais tu n'auras pas pu en laisser un peu pour les autres.* »

Elle a aussi une capacité d'écoute, de compréhension, d'empathie et de solidarité comme il n'y en a plus nulle part dans cette société. Si elle pouvait dormir dans la rue sur un lit de couteaux brûlants infestés d'insectes pour que les sans-abri aient tous un endroit confortable où dormir, elle le ferait sans hésiter une seconde. Elle tomberait malade pour laisser son manteau à quelqu'un qui a froid. Et elle se priverait de manger deux fois de suite pour être sûre que la gamine qu'elle vient d'aider pourra à son tour nourrir son petit frère.

Je disais en introduction que je n'aime pas trop parler de moi. Sans doute avec raison. Je connaissais quelqu'un comme celle dont je parle dans ce texte, mais j'ai tout fait pour qu'elle en vienne à ne plus me supporter et aller voir ailleurs. Alfred Nobel est l'inventeur de la dynamite, instrument par excellence du sabotage. Alors cette année, je ne gagnerai sûrement pas le Nobel de la paix, mais j'ai des chances pour celui de l'auto-anéantissement !

dossier



UNION MILITARY GROUP
NATO OTAN

LA P...
L'ARMISTICE
C'est ce matin à 11 heures
QUE S'EST ACCOMPLI
le Grand Événement Historique
La Révolution
d'Armistice

1914-1918
LE DEVOIR
LA GUERRE EST TERMINÉE

Soldat un jour, soldat toujours

Cette devise est partagée par les vétérans que nous avons rencontrés. Visiblement touchés que l'on puisse s'intéresser à leur histoire et qu'on les raconte à l'approche du 11 novembre, jour du Souvenir. Malgré le temps qui passe, leur engagement pour le pays n'a pas de limite. Peu importe ce qu'ils ont vécu, ce qu'ils ont perdu ou les ordres qu'ils ont reçus, ces anciens combattants ont défendu la feuille d'érable et nos valeurs nationales. Ils ont signé de leur vie au nom de tout cela. Voilà pourquoi nous les saluons dans ce dossier hommage.

par **Alexandra Guellil**

En arrivant à l'Hôpital Sainte-Anne à Sainte-Anne-de-Bellevue, les mesures de sécurité dès l'entrée nous plongent directement dans la réalité : « *ici, ce n'est pas vraiment un hôpital comme les autres* », nous prévient-on en français et en anglais. Le bilinguisme est de rigueur puisqu'il s'agit du seul hôpital au pays à se consacrer exclusivement aux soins des vétérans des Forces armées canadiennes de tous les âges, et ce, depuis plus de 100 ans.

Il a été créé à une époque où l'on se remettait de la bataille de la Somme (1916) qui a fait un nombre important de blessés, tués ou portés disparus. Cette bataille, surnommée « *das blutbad* » (le bain de sang) par les Allemands, qui ont aussi eu de nombreuses pertes, reste pour plusieurs synonyme des horreurs de la Première Guerre mondiale.

Au fil des ans, l'établissement a solidifié son expertise dans divers domaines comme la gériatrie, les soins de longue durée ou de fin de vie, la démence, la gestion de la douleur ou les traumatismes liés au stress opérationnel (TSO) ou choc post-traumatique.



Au champ d'honneur

Dans les couloirs du rez-de-chaussée, on arrive devant une œuvre célébrant le coquelicot rouge, cette fleur glorifiée par le poème *Au champ d'honneur* de John McCrae, devenus tous deux des symboles du Souvenir. Puis, on se retrouve face à une sorte d'arbre de métal, fixé au mur, immortalisant sur des feuilles le nom de tous les résidents qui sont partis.

À côté de ces différents hommages, la vie est bien présente. On entend des rires entre les membres du personnel et des discussions somme toute banales des résidents. Difficile de croire que nous sommes dans un hôpital. Le hall d'entrée contient différentes vitrines dans lesquelles on a exposé des photos d'époque ou des objets fabriqués des mains des anciens combattants qui suivent des ateliers d'ébénisterie.

Au Canada, on célèbre le jour du Souvenir, anciennement appelé jour de l'Armistice, tous les 11 novembre à 11h, et ce depuis 1921, année où le Parlement du Canada a adopté la Loi du jour de l'Armistice. Dix ans après, on décide de séparer ces célébrations de celles de l'Action de grâce. Ce jour rend hommage à la fin de la Première Guerre mondiale et permet de se souvenir de ceux et de celles qui ont défendu la nation, au prix de leur vie.

L'itinéraire a eu l'occasion de rencontrer quelques-uns de nos anciens combattants. Certains ont participé à la Première et à la Deuxième guerre mondiale et d'autres ont été en Afghanistan ou en Syrie. Entre l'Hôpital Sainte-Anne et une *ride* en moto, nous vous racontons leurs histoires.

« It's a great day to be a soldier »

À chaque fois qu'il partait en mission, Gino Moretti (60 ans) écrivait une lettre à sa femme, Carole Quenneville (62 ans). Elle ne devait l'ouvrir que s'il lui arrivait quelque chose sur le terrain, que s'il ne rentrait pas à la maison. Gino Moretti n'a pas voulu confier ce qu'il lui écrivait. Sa femme ne le saura jamais puisque dès qu'il rentrait de mission, il détruisait l'enveloppe. Comme s'il fallait oublier des mots écrits dans un moment où il se demandait intérioritément s'il allait revenir à table partager un repas avec les siens.

Derrière la porte close de la salle bleue où se déroule notre entrevue, Gino Moretti et Carole Quenneville discutent avec Marie-Christine Gauthier, leur travailleuse sociale. Elle semble importante dans leur relation. On la voit rassurer le couple avant leur entrée qu'ils font main dans la main d'un pas assuré, comme pour nous montrer qu'ils sont ensemble dans cet exercice stressant de se dévoiler à d'autres « *parce que la santé mentale se doit d'être démystifiée pour dire qu'on peut vivre avec ses symptômes, si on travaille en ce sens* », explique Mme Gauthier.

En couple depuis 23 ans, mariés depuis sept ans, ils sont parents de deux garçons de 29 et 27 ans. Toute leur vie tourne autour des affaires militaires dans lesquelles ils se sont engagés. Un peu pour suivre la tradition familiale, mais surtout par envie de défendre certaines valeurs démocratiques et trouver un sens à la famille en honorant une fierté de servir l'autre.



Gino Moretti a atteint le grade de sergent-major tandis que Carole Quenneville travaillait dans les télécommunications avant de finir par prendre sa retraite militaire pour suivre son mari à l'académie d'El Paso, au Texas. « C'était en 1998. Je suivais Gino tout en restant impliquée dans différentes activités militaires. C'était trois ans de vie de famille exceptionnels là-bas. C'était la ville de rêve », se souvient Mme Quenneville.

S'en suit un départ à Kingston pour enseigner avant qu'il finisse par retourner aux opérations à la suite des événements du 11 septembre 2001. Deux ans après, Gino Moretti est déployé en Afghanistan où il joue un rôle de première ligne dans le combat en formant des soldats en négociation et en règlements de conflits.

Un sursaut l'envahit lorsqu'il prononce le nom du pays d'Asie centrale. Sa femme attrape sa main tremblante pour qu'il puisse continuer de parler. Les premières larmes commencent à couler. Mais ce n'est rien de négatif, c'est juste la preuve que cette discussion est réparatrice. « De 2003 à 2012, année de sa retraite, j'étais

quasiment monoparentale parce qu'il n'était jamais là, témoigne Carole Quenneville. Il y a eu des moments où l'on ne se voyait qu'une fois de temps en temps, aux 18 mois. »

Esprit de corps

L'éloignement a permis au couple de mettre en place différents trucs, appris notamment à l'armée, comme l'esprit de corps. À la maison, chaque fois que Gino Moretti devait être déployé quelque part, il y avait des conseils de famille qui permettaient de prendre une décision commune, avec leurs enfants et surtout d'aviser des conséquences de celle-ci, parce qu'il y en aurait forcément.

Même si Gino Moretti était absent, sa femme et ses garçons continuaient de vivre. À l'époque, les technologies n'étaient pas si développées qu'aujourd'hui. Il pouvait donc lui arriver d'attendre ses appels à la maison. Mais dès qu'elle a eu un cellulaire, elle a refusé d'attendre un de ses coups de fil. Si elle l'avait au téléphone, tant mieux, sinon ce serait pour une autre fois. La vie devait absolument



© ALEXANDRA GUELLI

« Quand je remonte la ligne du temps, je peux juste dire que c'est réel, c'est la vie réelle... »

continuer, l'équilibre familial en dépendait. « Parmi les difficultés du retour, je crois que Gino avait du mal à comprendre qu'on avait avancé et que les choses n'étaient plus au même stade qu'à son départ. Il devait toujours se réadapter à nous et inversement », raconte-t-elle.

Pour lui permettre de suivre l'évolution de la famille et des enfants, Carole Quenneville disposait sur la table du salon une boîte dans laquelle chacun pouvait déposer des objets qui permettraient à au paternel de comprendre les moments clés de la famille, même s'il était absent.

Dans cette boîte, qui lui était envoyée par courrier, on y retrouvait un emballage d'une sucrerie préférée, des photos ou des bribes de pensées. Cela lui permettait de vivre par procuration certains événements. Et, chaque fois qu'il rentrait, le papa questionnait ses enfants sur les moments primordiaux qu'ils avaient vécus et qu'il devait absolument connaître.

« On revient de loin »

Comme d'autres soldats, Gino Moretti vit avec un trouble de stress opératoire (TSO), un trouble de santé mentale qui peut apparaître à la suite d'un événement traumatique comme être confronté à la mort ou à la peur de mourir, ou craindre pour son intégrité physique ou celle d'une autre personne. C'est la raison pour laquelle aucun mot ne sera prononcé sur la guerre, sur ses missions et les atrocités qu'il a

vues ni même sur les cauchemars qui ont suivi. Malgré ses douleurs qui se révèlent dans des maux de dos atroces, lui faisant notamment changer de positions sur sa chaise, ses symptômes ne l'empêchent pas de fonctionner au quotidien, il a juste appris à vivre avec.

Vulnérabilité

L'ancien militaire est toujours aussi engagé auprès de la communauté, c'est d'ailleurs pour cela qu'il a accepté un mandat de maire de Saint-Anicet. « *Je me suis enrôlé pour servir mon pays avec fierté et honneur. Et même si je suis malade aujourd'hui, confie l'ex-soldat avant de faire une longue pause pour ne pas craquer, les services offerts par l'hôpital Sainte-Anne, me permettent de garder cet honneur et cette fierté de servir ma communauté. Et c'est ce que je fais chaque jour en tant que maire. Je crois en la politique, lorsqu'elle est sincère et motivée par les bonnes raisons : servir.* »

Marie-Christine Gauthier nous explique en aparté que le plus dur pour M. Moretti pendant leurs rencontres a été d'admettre que sa vulnérabilité n'était pas une faiblesse. À cause de ses symptômes liés au TSO, il a été entraîné pour prévoir le danger. Il est donc habitué à scanner l'environnement au cas où il arriverait quelque chose, comme si son cerveau ne parvenait pas à se rassurer. Et, vivre en continu sur ce mode est forcément épuisant.

L'intervenante et l'épouse ont donc collaboré pour trouver des stratégies permettant à Gino Moretti d'éviter d'être bloqué par son hyper-vigilance, de lui apprendre à doser et l'aider à accepter son corps et son cerveau blessés. « *Si on est encore ensemble aujourd'hui, c'est grâce à toutes ces démarches et rencontres. On revient de loin... On l'oublie souvent, mais s'il vit avec un TSO, je vis aussi cette maladie...* », conclut sa femme sans parvenir à retenir ses larmes.

« Christmas is not easy »

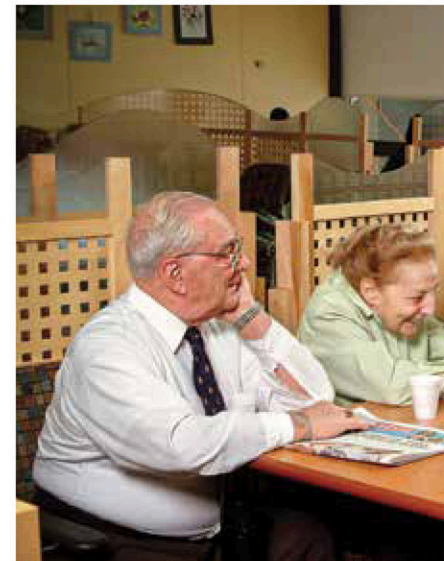
Quand il arrive dans la salle bleue, **David Ryan**, 66 ans, porte fièrement son veston aux couleurs de Vétérans UN-NATO Canada, un regroupement international qui se donne pour mission de sortir les anciens militaires de l'isolement par diverses activités.

En analysant les badges de son veston, on comprend que le Golan, Israël et l'Afghanistan ont été les terrains de ses principaux déploiements. Mais il y a eu aussi des déplacements en Syrie, en Angleterre, en Écosse, aux États-Unis, en Égypte et en Allemagne. « *Quand je remonte la ligne du temps, je peux juste dire que c'est réel, c'est la vie réelle...* », dit-il.

À ses côtés, sa complice, Danielle Boudrias, complète ses phrases tout en montrant avec une certaine fierté des photos de lui sur le terrain. Elle n'a pas fait l'armée, mais elle est sa plus grande supportrice. Avec sa compréhension des papiers gouvernementaux, elle l'aide à effectuer les démarches administratives pour qu'il reçoive sa pension, par exemple.

David Ryan a rejoint les Forces armées canadiennes lorsqu'il était dans la vingtaine pour respecter une tradition familiale héritée de son frère, de son père et de son grand-père. Il a commencé à Valcartier en tant que soldat et a pu monter jusqu'aux grades d'adjudant et caporal-chef. Si tout cela était à refaire, ce serait sans hésiter. « *C'est une vie de loyauté, une vie de discipline, une vie d'engagement et surtout des amitiés fortes. Ce n'est pas qu'un job, c'est ta vie réelle pour la vie* », insiste-t-il.

Il reste évasif quelques minutes. « *J'ai été libéré de mes fonctions militaires pour des raisons médicales. Quelque chose s'est passé en Syrie... des traumatismes comme on dit. Mais quand ça t'arrive, tu prends du temps à comprendre ce qu'il se passe.* »



Tout a effectivement basculé le 23 décembre 2014 pendant le temps des Fêtes. Moment d'absence, pensées troubles, tremblements, même les programmes diffusés à la télévision l'effrayaient. « Les médecins m'ont demandé si je me droguais, si j'étais sous l'effet de quelque chose de particulier, mais non, ce n'était pas ça... »

David Ryan comprendra par la suite qu'il a ressenti un stress opérationnel dû aux grandes responsabilités qu'il avait à ce moment-là. Ces apprentissages sont très récents : quand nous l'avons rencontré, il venait tout juste de terminer sa thérapie à la clinique TSO de l'hôpital Sainte-Anne.

Happy hour pour les aînés

David Ryan et Gino Moretti sont ce que l'on appelle dans le jargon militaire des jeunes vétérans. Cela signifie qu'ils n'ont pas participé aux guerres mondiales et à la guerre de Corée. Pour retrouver ces anciens combattants des conflits qui ont chamboulé l'ordre international, il faut se rendre quelques étages plus hauts, dans la salle d'activité.

Joyce Sanders (97 ans), Stuart Vary (88 ans) et Vincent Lavoie (100 ans), tous les trois vétérans de ces grands conflits, entrent chacun leur tour sur leur 31 et arborant fièrement leurs décorations militaires. Ils sont heureux de nous parler de ce qu'ils ont vécu, heureux qu'on s'intéresse à leur vie.

La rencontre se déroule comme leurs rendez-vous quotidiens, type *happy hour*, aromatisés au vin et aux souvenirs, un de leur moment d'échanges privilégiés rempli d'une grande complicité, d'une grande tendresse amicale.

Dans son fauteuil roulant, Joyce Sanders hésite un peu à prendre la parole. Elle ne connaît pas vraiment la guerre du point

de vue canadien parce qu'elle était engagée dans l'armée anglaise avant d'épouser son défunt mari, qui lui était caporal dans les Forces armées canadiennes. « Quand ils ont bombardé Londres, nous avons perdu notre maison, nous devons partir. Mes souvenirs sont flous... Je peux juste dire que c'était 42 jours et nuits où nous étions bombardés. L'Angleterre traversait un mauvais moment, ils avaient besoin de tout le monde qu'ils pourraient avoir. Il fallait que je les rejoigne. Mon père et mon frère étaient dans l'armée, j'ai donc rejoint l'armée », confie-t-elle.

Joyce Sanders faisait partie de ces milliers de jeunes femmes qui ont rencontré et épousé des militaires canadiens au cours des deux grandes guerres, c'est une *War Bride*. Par amour, elle a suivi son mari et c'est au Canada qu'ils ont fondé leur famille. « Il était en Grande-Bretagne depuis quelque temps avant que je ne le rencontre. Je me souviendrai toujours du jour où sa famille m'a accueillie en me disant Bienvenue au Canada ! » partage-t-elle avec émotion.

Son compère, Stuart Vary « tirait des gros canons » dans l'artillerie canadienne pendant la guerre de Corée. Le Canada faisait alors partie des 16 pays qui ont participé à ce conflit au sein d'une force militaire des Nations unies.

« J'y suis allé en 1952 et suis rentré en 1953. J'ai tiré des pièces d'artillerie de campagne de 25 livres pour protéger notre unité. Vous savez, personne n'aime la guerre. Mais, il fallait défendre notre pays, ce n'était pas vraiment une question d'aimer la guerre. C'est difficile à expliquer, il faut le vivre pour le comprendre. » Stuart Vary fait une pause et regarde ses médailles. « Elles sont là pour nous dire merci d'y avoir été. C'est important de se souvenir ! »



Rattrapés par l'amour

Quant à Vincent Lavoie, qui a fait toute la campagne d'Italie, du sud au nord, pendant la Seconde Guerre mondiale, il ne porte ses médailles que très rarement. « *C'est parce que j'essaye d'oublier l'impression que j'ai eue pendant toutes ces batailles. Même si j'ai de bons souvenirs, comme celui de ma rencontre avec le pape qui m'a donné un chapelet, il y a certaines choses que je préfère oublier.* »

À l'hôpital, il ne passe pas vraiment inaperçu avec sa marchette. On le décrit comme un homme toujours à l'heure, bien habillé, avec un humour candide, mais réconfortant. Et, même s'il y a eu une histoire de guerre, il préfère conter son histoire d'amour avec celle qui est devenue sa femme, Nora Patten, décédée en 2014.

Lorsqu'ils se sont rencontrés, lors d'une cérémonie en Grande-Bretagne, ils devaient partir au front. Elle était dans l'armée de l'air et lui dans l'artillerie. « *On s'est retrouvés après la guerre. J'ai été faire mes adieux à sa famille en Grande-Bretagne et elle est venue ici, d'abord en visite, puis nous nous sommes mariés à Montebello et avons eu quatre enfants* », se souvient-il. « *Je ne vais pas vous raconter tous les détails quand même* », dit-il en riant.

À la fin de sa carrière militaire, il travaille pour des compagnies d'assurance et de construction avant d'acheter une ferme sur la côte Azélie à Notre-Dame-de-Bonsecours pour y élever du bétail. Il devient ensuite enseignant en langue française à l'école de Sedbergh, au nord de Montebello.

Nouveau centenaire, Vincent Lavoie est le grand-père de sept petits-enfants et l'arrière-grand-père de six arrière-petits-enfants. Son secret pour se maintenir en forme ? Marcher entre trois et quatre kilomètres par jour et faire du vélo stationnaire dans sa chambre.

L'obligation de se souvenir

Geneviève Richer, médecin généraliste et cheffe du service médical à l'Hôpital Sainte-Anne et Martine Daigneault, infirmière et coordonnatrice des services d'hébergement, ont toutes les deux organisé la 75^e commémoration du débarquement en Normandie en juin dernier. « *C'était particulièrement important puisque c'est probablement la dernière fois que des vétérans qui étaient physiquement sur place il y a 75 ans, des personnes qui ont aujourd'hui plus de 95-100 ans pour ceux qui avaient entre 18 et 20 ans en 1944, pouvaient y participer* », explique Dre Richer.

« *C'était quelque chose de les amener outre-mer, avec les grosses journées que l'on vivait là-bas, se lever très tôt et se coucher très tard, la route en autobus, la marche pour se rendre sur les lieux de l'évènement et toutes les précautions sanitaires à prendre. C'était toute une aventure pour eux comme pour nous* », ajoute Mme Daigneault. Au-delà d'une logistique impressionnante, elles se souviennent avec émoi de moments touchants qui font la force actuelle des anciens combattants. Elles qui s'attendaient sans doute à voir resurgir des émotions enfouies, eux qui en tout temps se tenaient droits face à la mer, bien décidés de profiter de ce moment qui n'était que pour eux, pour les remercier.

Le 6 juin dernier, 37 vétérans canadiens, dont trois résidents de l'hôpital Sainte-Anne, ont ainsi pu se rendre en Normandie, avec un membre de leur famille. On se souviendra avec une certaine émotion de la vidéo quasiment virale de l'ancien caporal Jean Trempe qui a demandé à se mettre les pieds dans l'eau de la plage Juno avec quelques-uns de ses camarades. Et, s'il ne l'avait pas fait à ce moment précis, il aurait certainement encore en lui l'image d'une eau trouble, couleur rouge sang.



« Never forget who we are »

On quitte l'Hôpital Sainte-Anne pour rencontrer d'autres vétérans, ceux qui se retrouvent quasiment chaque fin de semaine pour contrer le TSO à leur façon, en faisant de longues balades en moto. Le rendez-vous est donné un dimanche d'automne en fin d'après-midi à la traverse de Hudson/Oka.

Plus d'une dizaine de personnes sont heureuses de se retrouver pour rouler ensemble jusqu'au *Montreal Skeet Club*, un centre de tir situé sur la route 338 au village des Cèdres.

En chemin, l'esprit de corps ressurgit, on s'assure que tous suivent le groupe, chacun veille sur l'autre et tout se fait dans un esprit de camaraderie sans faille. Personne ne double personne, tout le monde se respecte sur la route et s'assure que l'autre va bien. Ces petites attentions sont en quelque sorte ce qu'il reste de leur formation militaire.

Arborants les couleurs des vétérans UN-NATO Canada, Jean Gallagher, Roland Cregheur, Stephane Van et Daphnée Seiz sont de ceux et celles que nous avons rencontrés. « *Il faut vraiment préciser qu'on n'est pas un groupe de motards !* », entend-on dans la foule lors d'une photo de groupe.

Cette nuance a toute son importance puisque même si beaucoup d'entre eux sont en moto, leur mission principale est de briser l'isolement des anciens combattants. « *Rien que le fait de discuter avec du monde qui comprend ce que tu as pu ressentir, c'est beaucoup* », soutient Stephane Van en expliquant le sens de ses différents tatouages sur ses bras. Certains portent le nom de son régiment, quand d'autres rendent simplement hommage à ceux qui sont tombés au combat.



Chaque membre du groupe a son histoire propre. Il y a ceux qui s'impliquent au Café du Soldat de la Maison du Père à Montréal pour soutenir les anciens combattants qui frôlent l'itinérance et l'isolement, mais aussi ceux qui se souviennent qu'avant, on ne parlait pas autant du TSO parce que « *ça ne se faisait pas vraiment, c'était perçu comme une faiblesse d'être malade !* »

Malgré tout, chaque ancien soldat reste avec des images qui lui colle à la peau. Des histoires d'horreur qui se sont produites au front et des histoires d'amour et d'amitié, comme on n'en retrouve que très rarement aujourd'hui. Et à Daphnée Seiz d'avoir le mot de la fin : « *L'armée, oui ça peut être difficile, mais ce groupe-là, c'est ma famille. C'est ce regroupement-là qui m'a sauvée ! Et pourtant si demain, on devait tous le refaire, ce serait sans hésiter. Vous savez, ce n'est pas pour rien qu'on le dit... Soldat un jour, soldat toujours !* »





Dans la tête des camelots

La famille du soldat

Pourquoi irais-je à la guerre? Je ne vois pas l'intérêt. Quand je pense aux hommes qui y vont – car ce sont souvent des hommes – je trouve ça triste pour leur famille, surtout lorsqu'ils ont des enfants. Je trouverais ça stressant si j'avais un mari qui allait à la guerre. J'aurais peur qu'il meure. Je me retrouverais seule et mes enfants n'auraient plus de père.

CINDY ROSE
PARTICIPANTE

Une guerre sans importance

Non. Aller voir du monde se faire tuer, je n'aimerais pas ça et ce n'est pas important de faire la guerre. Mon père a fait la guerre, mais je ne sais pas laquelle.

DIANE CURADEAU
CAMELOT À LA DISTRIBUTION

Infirmier militaire

Si j'étais encore infirmier, j'irais bénévolement pour soigner les soldats et les civils, mais je ne voudrais pas être combattant. J'ai été cadet de terre et cela m'a donné un avant-goût de l'entraînement militaire.

JACQUES ÉLIZÉ
CAMELOT SAINT-LAURENT / SAINTE-CATHERINE

Guerres religieuses

Non, parce que je trouve que c'est inutile. En plus, les guerres sont souvent causées pour les mêmes raisons, surtout la religion. Si le Québec est directement menacé, je vais nous défendre, mais si c'est le Canada, on peut se passer de moi.

CHRISTIAN TARTE
MÉTRO CAMELOT 28^e AVENUE / BEAUBIEN



Irais-tu à la guerre?

Pas la gueule de l'emploi

Non! J'ai-tu l'air d'un soldat, moé? Je n'ai pas d'affaire à aller là, ce n'est pas ma guerre. Même si on est directement attaqué, je ne participerais pas.

MARIO ST-DENIS
CAMELOT MÉTRO MCGILL

Pour mon pays

Oui, pour me battre pour mon pays. Sur le coup, j'aurais peur de ne pas revenir vivant, mais j'irais quand même. Mon grand-père a fait la Deuxième Guerre mondiale. Il était en Allemagne comme pilote. Il m'a déjà montré son masque et ses médailles.

JEAN-CLAUDE NAULT
CAMELOT MÉTRO CHAMP-DE-MARS

Assurer ma sécurité

Non, parce que je ne vois pas pourquoi je défendrais mon pays, c'est plutôt mon pays qui devrait assurer ma sécurité tant que je reste à l'intérieur de ses frontières. Par contre, j'irais protéger mon pays si je n'avais vraiment pas le choix, pour assurer la sécurité des femmes et des enfants. Car, quand c'est la guerre, c'est la guerre.

ANTOINE DESROCHERS
CAMELOT ÉPICERIE METRO, SAINT-HUBERT / BOUCHER

Amour et paix

Non, parce que je ne comprends même pas pourquoi les gens se battent. Il n'y a personne qui est meilleur que personne. Et puis, les guerres sont souvent causées par des conflits religieux, ce qui est absurde puisque ce sont des doctrines censées prôner l'amour et la paix.

JO REDWITCH
CAMELOT MÉTRO MCGILL



Les militaires québécois au cinéma et à la télévision

Nombreux sont les Québécois qui ont participé à différents conflits armés à travers le monde depuis la Première Guerre mondiale. Que ce soit en Corée, en Bosnie ou encore en Afghanistan, plusieurs de nos soldats se sont distingués sur le champ de bataille.

par Jason Paré



Il y a par exemple Léo Major qui est réputé pour avoir, entre autres, capturé 93 soldats allemands à lui seul lors de la bataille de l'Escaut dans le sud des Pays-Bas pendant la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, peu de Québécois connaissent son histoire et les hommages à son décès ont été timides dans la province (contrairement aux Pays-Bas qui ont mis leurs drapeaux en berne ce jour-là).

Dans le cadre de ce dossier consacré aux vétérans, nous nous sommes intéressés aux œuvres cinématographiques et télévisuelles – peu nombreuses – qui ont mis de l'avant les faits d'armes des militaires québécois.

Dans les années 1990, les Nations unies et les Casques bleus ont connu différents revers lors d'interventions militaires où des soldats québécois étaient en première ligne. Le sentiment d'inutilité et d'échec ressenti durant ces conflits a provoqué une forte frustration chez les soldats, accentuant pour certains l'intensité des symptômes reliés au choc post-traumatique.

En ce qui concerne spécifiquement les militaires québécois, ces affrontements ont été abordés à la télé et au cinéma dans deux cas précis. Une première fois dans la série *Opération Tango* diffusée sur les ondes de TQS en 1999, puis dans le long métrage canadien *Shake Hands With the Devil (J'ai serré la main du diable)* adapté du livre éponyme du général Roméo Dallaire et dont la sortie en salle a eu lieu en 2007.

La guerre de Bosnie-Herzégovine

Opération Tango est une série de cinq épisodes réalisée par Mark Blandford et écrite par Jacques Despins. L'action se déroule pendant la guerre de Bosnie qui a débuté en avril 1992 et a pris fin en décembre 1995. Contrairement à *Shake Hands With the Devil*,

Opération Tango n'est pas une œuvre biographique. Cette fiction télévisuelle se concentre sur le conflit entre deux frères, le sergent Robin Davila et le major Patrice Davila, respectivement interprétés par Mario Saint-Amand et Jean-François Casabonne. Si le major souhaite que les règles d'engagement soient respectées à la lettre, le sergent Davila et sa troupe constatent leur impuissance à, entre autres, protéger les civils. Cette situation ranime de vieilles rancœurs entre les deux frères, reliées à leur enfance, mais également à une mission avortée lors de la crise d'Oka. Le personnage de Mario Saint-Amand est convaincu que si l'armée canadienne était intervenue le lendemain de la mort du caporal Marcel Lemay, la crise aurait été réglée en trois quarts d'heure.

Liée à l'éclatement de la Yougoslavie, la guerre de Bosnie opposait les Serbes, les Croates et les Bosniaques. Il s'agit du conflit le plus meurtrier en Europe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale : plus de 100 000 personnes ont été tuées – la moitié était des civils – et le nombre de réfugiés a été de 2 millions. Quelque 10 000 jeunes canadiens ont été déployés, 300 d'entre eux ont été blessés et 23 ont été tués. Leur mission n'était pas de faire la guerre, mais de la défaire et aucune riposte n'était permise à moins d'être directement et personnellement attaqué. Avec de telles règles d'engagement, les Casques bleus étaient contraints d'assister au massacre de la population, dont des femmes et des enfants, sans pouvoir s'interposer.

À l'instar du film sur Roméo Dallaire, les dirigeants et les bureaucrates sont pointés du doigt et tenus responsables de l'inefficacité de l'intervention des Casques bleus dans ce conflit, au point que certaines de leurs décisions frôlent le ridicule. Ainsi, dans une scène où les hommes de Davila doivent tenir une position entre deux



feux et que le sergent demande des sacs de sable de meilleure qualité, on lui répond par radio que l'armée ne fournit que des sacs de sable biodégradables « suite à la pression des écologistes ». Autre exemple, puisque le major tient absolument à suivre les règles, il empêche ses soldats de sauver la vie d'un officier serbe. Résultat : dix soldats canadiens sont pris en otage, une situation inextricable qui aura des conséquences désastreuses et funestes.

Tournée sur la base militaire de Valcartier, la série *Opération Tango* propose une belle brochette d'acteurs. En plus de Mario Saint-Amant qui est littéralement habité par son personnage, on y retrouve Suzanne Clément, David La Haye, Hugo St-Cyr, Pierre Chagnon et Christian Bégin dans le rôle d'un médecin militaire. Produit avec à peine un demi-million de dollars, le peu de moyens paraît à l'écran et la série a mal vieilli. Cependant, grâce à la collaboration de l'armée canadienne et à la débrouillardise de la direction artistique, on embarque sans difficulté dans l'histoire et on est touché par le drame vécu par ces hommes et ces femmes qui ont été les témoins impuissants de crimes horribles.

Le génocide des Tutsis au Rwanda

Du 7 avril 1994 jusqu'au 17 juillet 1994, 800 000 Rwandais – selon les estimations de l'ONU – ont été tués. Si les victimes étaient majoritairement des Tutsis, les Hutus solidaires de ces derniers étaient considérés comme des traîtres à la cause hutue et ont donc également été assassinés. Déclenché par un attentat qui a provoqué la mort du président du Rwanda, Juvénal Habyarimana dans la nuit du 6 au 7 avril 1994, ce génocide est considéré comme le plus rapide de l'histoire.

C'est en octobre 1993 que le général Roméo Dallaire a été envoyé comme commandant des Forces de la Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR) et chef des observateurs militaires de la Mission d'observation de l'ONU en Ouganda et au Rwanda (MONUOR). Sa mission était, entre autres, d'aider ce pays à établir un gouvernement de transition et de maintenir la fragile paix entre le Front patriotique rwandais (FPR) et les Forces armées rwandaises (FAR). Mettant en vedette Roy Dupuis dans le rôle du général, *Shake Hands With the Devil* débute à ce moment, cinq mois avant le génocide.

Si l'attentat contre l'avion présidentiel est considéré comme l'élément déclencheur, le film de Roger Spottiswoode sous-entend que ce massacre avait été planifié bien avant. En effet, le général Dallaire est informé quelques semaines avant le génocide que plusieurs caches d'armes se trouvent dans les locaux du parti dirigé par les Hutus. Le général prépare donc une intervention afin de démanteler ces dernières, mais il est empêché à la dernière minute par ses supérieurs.

Les dirigeants des pays occidentaux sont donc encore une fois tenus responsables d'avoir laissé la situation dégénérer. Soit parce qu'ils ne comprennent rien de la réalité du terrain, soit parce qu'ils sont effrayés par une implication trop directe dans le conflit (et de répéter l'échec cuisant des combats de Mogadiscio en Somalie en octobre 1993, lesquels ont provoqué la mort de 19 militaires américains). Dans un cas comme dans l'autre, cela amène les autorités à prendre des décisions inapplicables, voire absurdes, ce qui empêche le général Dallaire d'accomplir sa mission et de protéger ses propres hommes (rappelons que 10 militaires belges ont été tués lors du génocide).

Le gouvernement français – dirigé à l'époque par le socialiste François Mitterrand – en prend également pour son rhume. Lors d'une scène, on observe les militaires de la France évacuer par avion des amis du régime hutu ayant une responsabilité directe dans le génocide et on apprend de plus que l'armée française en aurait profité pour débarquer des armes et des munitions aux extrémistes hutus. Ces allégations demeurent controversées encore aujourd'hui, mais différents témoignages vont dans ce sens au point où la justice française a ouvert une enquête ce printemps sur l'une de ces prétendues livraisons.



La réalité du général Dallaire

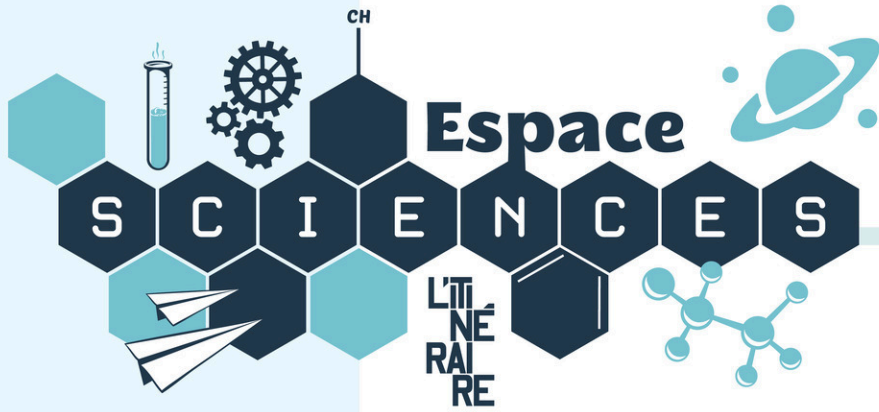
Shake Hands With the Devil n'était pas le premier film à aborder le génocide rwandais, ni à mettre en scène le général Dallaire. Ce dernier a été personnifié une première fois par Nick Nolte dans *Hotel Rwanda* de Terry George, puis par Guy Thauvette dans *Un dimanche à Kigali* de Robert Favreau. Il semble par contre que les équipes de ces deux productions n'ont jamais parlé avec le général, comme il l'affirmait à une journaliste du *Voir* en septembre 2007 : «*Il n'y a pas eu de communication avec ceux qui ont tourné ces films; Nolte n'avait même pas lu le livre. Je ne suis pas particulièrement à l'aise avec les nombreux éléments de fiction qu'on a greffés à cette catastrophe. Le film de Spottiswoode est factuel; je crois que si on le compare à tous les autres films sur le Rwanda, c'est le film-référence*». *Shake Hands With the Devil* a d'ailleurs été tourné dans les lieux réels des faits vécus par le général Dallaire et celui-ci demeure convaincu que le film adapté de son livre est le plus près de la réalité.

Évidemment, le film de Spottiswoode n'est pas sans défaut. L'origine du conflit entre les Hutus et les Tutsis est brièvement expliquée, le film étant centré sur le général Dallaire et sa perception du génocide. Vu d'aujourd'hui, certaines personnes risquent également de tiquer sur le fait que l'actuel régime de Kigali, dirigé par Paul Kagamé (l'ancien chef du FPR), soit présenté comme un gouvernement «*menant une politique de réconciliation nationale*». En effet, plusieurs opposants de Kagamé ont été assassinés au cours de la dernière décennie et plusieurs entorses à la démocratie ont été constatées au Rwanda. Kagamé a d'ailleurs fait voter une modification constitutionnelle qui lui permet théoriquement de rester au pouvoir jusqu'en 2034. Enfin, des pays comme la France et l'Espagne le soupçonnent encore aujourd'hui d'avoir commandité l'attentat en 1994 contre le président Juvénal Habyarimana.

Soulignons également que la réalisation de Spottiswoode n'est pas transcendante. Si un Québécois comme Denis Villeneuve avait été engagé pour réaliser ce film, on peut croire sans hésitation que le résultat aurait été supérieur. N'empêche, Roy Dupuis tire son épingle du jeu, son interprétation étant impeccable. On ressent toute la détresse vécue par le général à travers son regard.

Bref, qu'elles soient directement inspirées de la vie d'un militaire ou non, ces deux productions sont une façon intéressante de mieux connaître des conflits armés dans lesquels ont participé des Québécois. Que ce soit à cause de notre amour/haine avec le fait militaire (qui s'explique pour différentes raisons historiques et politiques) ou les ressources financières que nécessite ce type de production, il y a peu d'œuvres télévisuelles et cinématographiques qui se sont intéressées aux faits d'armes des militaires québécois.

Avec le jour du Souvenir qui approche, il est peut-être temps d'y jeter un œil pour se rappeler le sacrifice que ces hommes et ces femmes ont fait, que ce soit pour leur pays, pour leurs camarades de combat ou afin de maintenir la paix dans le monde.



par Yves Grégoire

Participant - distribution

Tout est science.
Des confins de
l'univers à la nature
qui nous entoure,
dans la technologie
de tous les jours en
passant par la vie
sur Terre, la science
est partout.

© PIXABAY



Un continent enseveli

Les traces du Grand Adria, un ancien continent de la taille du Groenland, ont été découvertes sous l'Europe, à 1500 km de la surface. Dans une étude publiée dans la revue *Gondwana Research*, les chercheurs évaluent à 120 millions d'années l'ensevelissement de ce morceau d'un des anciens supercontinents, issus de la dislocation de la Pangée. Des analyses de roches sédimentaires ont permis de confirmer l'existence du Grand Adria et de produire une carte représentant le monde, avant l'absorption de cet ancien continent par l'Europe.

Si nous remontons à 240 millions d'années, il y avait deux supercontinents, la Laurasia au nord et le Gondwana au sud. Ce dernier comprenait l'Afrique, l'Amérique du Sud, l'Australie, l'Antarctique et le sous-continent indien. En se morcelant, ces différentes parties du Gondwana ont remonté vers le nord et le Grand Adria a été englouti par l'Europe, plus massif, lorsque les deux sont entrés en collision.



© WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS



2

Noir foncé

Une équipe de chercheurs de l'Institut de Technologie du Massachusetts aux États-Unis et de l'université de Shanghai en Chine ont obtenu le matériau le plus noir jamais conçu en synthétisant un composé de nanotubes de carbone qui absorbe 99,995 % de la lumière.

La couleur d'un objet est déterminée par la longueur d'onde qu'il réfléchit. Par exemple, une pomme rouge absorbe toutes les longueurs d'onde sauf le rouge qu'elle réfléchit. Dans le cas du noir, elle n'en reflète aucune, tandis que le blanc les reflète toutes.

Jusqu'à aujourd'hui, la substance la plus noire était le *Vantablack*, qui absorbait 99,6 % de la lumière. Découvert accidentellement, le nouveau matériau est fait de nanotubes de carbone alignés verticalement et de façon très dense. Une innovation qui risque d'intéresser fortement les spécialistes de la furtivité!



© WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

3

Nouvelle espèce de baleine à bec

Tout comme le soupçonnaient les baleiniers de l'île d'Hokkaido au Japon, des scientifiques ont confirmé l'existence d'une nouvelle espèce de baleine à bec, le *Berardius minimus*. L'étude est parue dans le *Scientific Reports* et a été rendue possible grâce à la découverte de six spécimens échoués sur les côtes de la mer d'Okhotsk. Plus petit que le *Berardius bairdii*, le *minimus* fait moins de 7 mètres (au lieu de 10), est plus fuselé, a un bec plus court et une couleur plus sombre. Des tests d'ADN ainsi que des mesures crâniennes ont permis aux chercheurs de démontrer les différences entre les deux espèces. Maintenant, l'objectif est de déterminer la répartition géographique de la baleine ainsi que de trouver des femelles adultes.

La Ville de Montréal active pour soutenir les sans-abri au Square Cabot

Soutenir les personnes de la rue qui fréquentent le Square Cabot, à l'angle des rues Atwater et Sainte-Catherine, est une priorité pour la Ville de Montréal. En effet, d'importantes séances de travail ont eu lieu au cours des derniers mois pour répondre à une situation qui est devenue très difficile, l'été dernier.

Un lieu d'appartenance

Le Square Cabot est un lieu d'appartenance pour de nombreux sans-abri de l'ouest du centre-ville. Plusieurs sont membres des Premières Nations et Inuit, mais pas uniquement. Les personnes qui fréquentent le Square retrouvent des membres de leurs communautés, des liens sociaux qu'ils n'ont pas ailleurs.

La Ville de Montréal et l'arrondissement de Ville-Marie, ainsi que leurs partenaires institutionnels et communautaires, agissent depuis longtemps pour aider les personnes en situation d'itinérance et pour favoriser la cohabitation sociale. Par ailleurs, Montréal finance des activités d'animation pour toutes les populations voisines du Square. Elle a créé, avec L'Itinéraire, le Café de la Maison ronde pour favoriser l'insertion sociale des citoyennes et citoyens autochtones. Plusieurs intervenants et travailleurs de rue sont chargés d'aider les personnes dans le Square et des organismes d'accueil, tels que le Foyer pour femmes autochtones de Montréal et le centre de jour Chez Doris, sont soutenus afin qu'ils puissent offrir un espace sécuritaire. Le CIUSSS du Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal offre du personnel soignant dans le Square, composé d'intervenants sociaux et d'infirmières de rue. Sous la coordination de l'arrondissement Ville-Marie, une vingtaine d'organismes se réunissent plusieurs fois par année pour trouver des solutions concertées et répondre aux besoins des sans-abri.

Perte d'un lieu

En décembre 2018, le centre de jour Open Door a dû déménager afin de maintenir ses services. Un plan d'action a été mis en place pour que les autres ressources

avoisinent puissent combler le vide créé par la perte du centre de jour du Square Cabot. Par exemple, le service de navette, opéré par la Mission Old Brewery, a intensifié ses services dans ce secteur afin d'amener les personnes vers des services situés dans les quartiers environnants. Mais ce ne fût pas le succès espéré, les personnes concernées préférant demeurer dans leur quartier.

Intensification du soutien

Ce printemps, la Ville a été informée qu'une alternative à l'espace public était nécessaire pour les personnes du Square. Les problématiques socio-urbaines ont progressé et les personnes touchées avaient plus que jamais besoin de soutien. La Ville de Montréal, l'arrondissement de Ville-Marie et les groupes communautaires se sont rapidement mobilisés et des médiateurs sociaux ont été embauchés pour soutenir les personnes sans-abri. La Ville de Westmount a également contribué à financer les médiateurs sociaux, dont les postes sont maintenant assurés.

Recherche d'une nouvelle solution

Depuis plusieurs semaines, le Foyer pour femmes autochtones et la Communauté Nazareth travaillent avec la Ville et plusieurs partenaires pour élaborer un projet structurant. La mairesse de Montréal et des représentants du réseau de la santé ont échangé sur la question. Toute la communauté est mobilisée.

Au moment de mettre sous presse, les organismes du milieu et les services de la Ville proposent des solutions novatrices et recherchent intensément un local disponible (nécessairement près du Square) dans ce secteur très actif de Montréal où il y a peu d'espaces accessibles. Tous les partenaires souhaitent annoncer rapidement la réalisation d'un projet qui améliorera les conditions de vie des personnes sans-abri du Square Cabot. Avec le soutien de la communauté, nous demeurons persuadés d'y parvenir sous peu. ☺



ALAIN COMMU'NOS-TERRES
CAMELOT ÉPICERIE METRO SAINT-JOSEPH / 16^E AVENUE

J'ai pris mon envol

J'ai longtemps eu l'impression d'être orphelin, même en vivant avec mes parents, à cause des nombreuses situations qui ont brisé les liens de confiance envers toutes les formes de figures parentales. J'ai souvent été en quête d'une réponse à un besoin d'appartenance. J'ai comblé ce besoin en adoptant les parents de mes amis et en les considérant comme modèles positifs de vie, comme confidentes.

Cela a fonctionné temporairement, mais à long terme, mes multiples déménagements en région ont effrité ces relations. Ces dernières années j'ai développé des liens avec les participants des organismes ..., dont L'itinéraire, afin d'élargir ma famille.

Mon logement était comme un gros intestin, où ma nourriture quotidienne n'avait pas été bien digérée. Dans ce logement, j'avais l'impression que ma vie stagnait, j'avais honte d'inviter les autres chez moi.

Un environnement qui me ressemble

Depuis janvier, je rencontre une psychothérapeute en IMO (Intégration par les mouvements oculaires) cela m'a permis de me libérer de mes anciens traumatismes et de me réapproprier mes forces avec lesquelles bâtir mon nouveau mode de vie.

En même temps que ma thérapie, j'ai commencé à transférer mes objets en entrepôt pour me libérer l'esprit et même temps libérer l'espace pour un nouveau départ. De la même façon que l'on prépare une pièce pour accueillir un nouveau-né, j'ai réaménagé mon appartement qui, à la base servait d'entrepôt, de transit de repos, de garde-robe à fantômes. (rires)

Je voulais que mon logement soit cohérent avec la nouvelle vie qui émergeait. Je devenais responsable de moi en faisant du lieu où j'habite un nid pour accueillir une nouvelle version de moi.

Avant je fuyais l'idée de devenir père. Parce que je ne voulais pas perpétuer l'erreur humaine. Je me sentais incompetent. J'avais de la difficulté à prendre soin de moi-même. Paradoxalement, j'ai passé ma vie à aider les autres. À rendre des services tout en m'excluant moi-même.

Je me suis élevé comme une montgolfière

J'étais un peu comme une enclume qui, par son poids et sa force physique, arrive à encaisser tous les coups. J'ai bien caché mon anxiété personnelle, comme le canard qui, tout calme en surface, pédale en dessous. Prenant sur moi d'être solidaire et de m'assurer de ne laisser personne derrière. Sauf moi qui ne méritait pas tant d'attention. Un vrai cordonnier mal chaussé. La thérapie m'a aidé à mettre ensemble toutes les pièces du puzzle de ma vie. Comme une petite locomotive qui, au fil du temps, a accumulé une multitude de wagons. J'ai eu envie de me libérer de toutes ces choses qui me retenaient au passé.

Ce n'était pas tant de fuir comme jadis ou de me dégager, mais pour répondre à un profond désir d'être léger et disponible pour m'engager à fond dans une vie unifiée. Je me voyais comme une montgolfière. Pour pouvoir m'élever, il fallait que je me détache de toutes les charges inutiles.

Mettre la paix dans sa vie

Autre prise de conscience, ma peur du succès, celle qui me permettait de me sentir à ma place, dans mon élément sans toujours redouter le pire ou m'auto-saboter. Quelle surprise de réaliser que toute ma vie durant, j'ai cherché à créer un climat de paix autour de moi, comme aidant naturel, en amortissant les crises afin d'en préserver ma famille.

Par la thérapie et mon cheminement dans l'Art du Chi, j'ai transformé l'apparence de paix en paix réelle : celle qui fuit le trouble, comme dans « *Fous-moi la paix, scram, va jouer dans le trafic* ». J'ai converti cette paix « absence » en une paix « présence ». Une paix enracinée au centre de mon être en un point pivot où l'équilibre s'accomplit et se réajuste continuellement avec un minimum d'effort.

Comme le chantait John Lennon : « *All we are saying is give peace a chance!* » J'affirme maintenant : « *All I am doing is giving peace a chance.* » Je peux maintenant assumer mon rôle de (père) pair aidant, partager mon cheminement et devenir un sage homme, accompagnateur à la paternité en partageant ma paix « présence ».

Je me souviens de vous tous qui m'avez encouragé et c'est avec gratitude que je m'engage à donner au suivant, avec confiance, en étant fier de mon cheminement.



Dans le cadre de la sortie du film *Une manière de vivre*, le camelot-rédacteur Yvon Massicotte a eu la chance de discuter avec la réalisatrice Micheline Lanctôt. Il a tellement apprécié cette rencontre qu'il considère, au risque de faire des jaloux, que c'est l'une des plus belles entrevues qu'il a faites jusqu'à maintenant (et Yvon n'en est pas à sa première interview pour *L'itinéraire*). Cela lui a permis de découvrir une artiste profondément intelligente et une femme drôle et passionnante.



par Yvon Massicotte

Camelot métro Université-de-Montréal

Micheline Lanctôt

Une manière de vivre

Dans votre film *Une manière de vivre*, les trois personnages principaux vivent une crise existentielle. Le film est entrecoupé de courtes scènes avec le philosophe Spinoza et ses pensées. Qu'est-ce que vous voudriez que le public retienne de votre long métrage ?

Je voudrais que le public voit qu'il est possible, peu importe d'où nous venons, de trouver l'apaisement. C'est possible de se pardonner, pas nécessairement de réparer les erreurs que nous avons pu faire et les choses que l'on se reproche, mais d'avoir une certaine forme de soulagement. Le but du film, c'est ça. Chaque personnage a quelque chose à se reprocher, ce n'est pas nécessairement pleinement conscient, mais ils arrivent à travers plusieurs démarches à se pardonner. Et, la philosophie de Spinoza est essentiellement axée sur la joie et sur l'apaisement. C'est ce que mes personnages cherchent et ce qu'ils trouveront à la fin du film.

L'une des protagonistes, Gabrielle, souffre d'un grave déficit d'estime de soi. Elle a aussi un problème de boulimie, elle semble n'avoir aucune ambition et elle est escortée de luxe. Elle accuse sa mère d'être responsable de ses problèmes. Comment expliquez-vous son comportement ?

Ces comportements sont multiples, mais essentiellement, c'est sa relation avec sa mère qui a été un problème dans sa vie. Colette est assez froide et très contrôlante. Elle avait aussi un conjoint que Gabrielle ne pouvait pas supporter. La boulimie est souvent en rapport avec la mère, quoique ce ne soit pas le seul facteur de déclenchement de cette maladie. C'est autobiographique. J'ai été boulimique et anorexique et je n'ai jamais su exactement d'où ça venait malgré beaucoup de thérapie. C'est multifactoriel, c'est une maladie qui est peu connue, et qui commence à l'être davantage parce qu'elle est mortelle à 60 %. Moi, j'étais à deux semaines d'y laisser ma peau. Si je dépassais mon poids limite, on ne me rattrapait pas. J'avais alors 14 ans.

À la base, il y a une blessure narcissique, il y a une fragilité. Il suffit que les circonstances ou les problèmes de la vie agissent sur la personne pour ensuite se traduire par une mauvaise image corporelle, un manque d'estime de soi, le besoin de contrôler tout et le besoin de ne plus être une femme. C'est assez paradoxal et c'est une maladie qui ne se guérit pas. On peut guérir le symptôme, comme arrêter de manger, mais la blessure est toujours là et on est toujours sujet à la rechute. C'est très près de l'alcoolisme.



Vous abordez la question du suicide dans le film, un sujet qui était également présent dans l'excellent *Sonatine*. On apprend récemment qu'au Québec, il y a trois suicides et 80 tentatives de suicide chaque jour. Comment expliquez-vous que notre société soit l'une des plus touchées par cette problématique?

Deux référendums, deux « non », ça c'est mon explication personnelle. Les gens ne se sont pas rendu compte parce que le phénomène est historiquement récent. Mais les deux « non », surtout pour le deuxième référendum, ont eu un effet épouvantable sur la psyché collective des Québécois.

Indépendamment des autres facteurs qui peuvent jouer, il s'est produit une cassure intérieure, une blessure et je pense qu'on n'en est pas revenu. Moi, j'ai vécu les deux. J'avais un mari français en 1995. Quand on a vu les résultats de 52,5 % en Gaspésie, j'étais folle de joie. Mon mari me regardait et ne comprenait pas. Et là, j'ai vu ça baisser, baisser, baisser à mesure que l'on s'approchait de Montréal. Et quand on est arrivé à 49,5 %, j'ai braillé toutes les larmes de mon corps. Je ne m'attendais pas à réagir comme ça du tout, du tout, du tout. On est passé tellement proche.

Le Musée de la civilisation avait fait une exposition à la fin des années 1990, je ne me rappelle pas comment elle s'appelait. Il y avait des extraits de films et je me suis retrouvée face aux images du soir de la défaite en 1980, dont celle d'un homme qui berce son bébé en pleurant. Cela n'a pas pris deux secondes que j'étais en larmes. C'est là que je me suis rendu compte comment nous avons été profondément blessés. Et cela, on l'a nié, on a essayé de le cacher, on était dans le déni. C'était plus qu'une déception. Ça créé des divisions dans les familles et il y a eu énormément de répercussions après le référendum. On a fait bof, on passe par-dessus et on passe à autre chose.

Chez les artistes, cela a été extrêmement difficile parce que nous, on porte en quelque sorte l'identité du Québec. On exprime cette identité dans nos livres, dans nos films, dans nos chansons et on est beaucoup plus affectés par cela. Ça a eu pour effet qu'il y a eu une démultiplication de la production artistique comme s'il fallait absolument prouver qu'on existait. On est devenu comme des espèces d'esclaves de la promotion de l'identité québécoise et aujourd'hui, tous les artistes sont fatigués. Je le vois chez mes collègues, on est épuisé de porter cela à bout de bras. Et ça explique en partie le taux de suicide au Québec. Il y a quelque chose de cassé dans la nation et cela va prendre du temps avant que ça se répare. La perte d'un projet collectif, c'est énorme pour un peuple.

Le problème de Gabrielle s'exprime dans sa relation avec sa mère qui est très hostile et tendue, mais elle parvient à trouver une forme d'apaisement. Elle se découvre une capacité de tendresse et d'écoute qu'elle ne soupçonnait pas, en réconfortant un réfugié en crise lors d'un feu d'artifice et qui croit entendre le bruit de bombe. Cela lui permet de s'ouvrir au monde.

Il y a une scène où la mère dit à sa fille : « T'es pas tannée de dire toujours non ? T'aimerais pas dire oui des fois ? » Et sa fille lui répond : « Qu'est-ce que ça va changer ? » Est-ce que cette scène fait un clin d'œil à la question nationale au Québec ?

C'est une belle interprétation ! Je n'avais pas du tout pensé à ça, mais effectivement nous, les Québécois, on dit souvent « non ». Pis si on disait « oui », ça serait tellement le *fun*. Dire « oui » veut dire s'ouvrir au changement. Moi, j'avais été frappée par la réponse de Sean Connery quand l'Écosse a fait un référendum pour l'indépendance. On lui a demandé pourquoi l'Écosse devrait dire « oui ». Sean Connery avait répondu parce que c'est le *fun*, que c'est créatif. Tu dis « oui » et t'as un nouveau pays ! C'était simple. Je n'avais pas pensé à ça, mais c'est excellent. Cela pourrait devenir une phrase emblématique du Québec devant son destin ! (rires)



Le personnage de Laurent Lucas fait comme une espèce de retour à la nature. Est-ce que c'est une solution pour combattre les tracas du quotidien et retourner à l'essentiel?

Pas dans son cas! (rires) C'est plutôt un retour à sa nature qu'il fait, mais à travers l'espace. J'aimais beaucoup l'idée de sacrer un Européen qui vient d'un territoire d'à peine 400 km² dans le Grand Nord québécois. Lors de la scène de l'accouchement, pour lui, c'est comme une renaissance, c'est comme s'il se retrouvait dans un espace infini où tout est possible. D'ailleurs, il brûle son livre de Spinoza. Il était forcé de s'en débarrasser pour accéder à un espace de liberté qu'il n'avait jamais eu avant. Et c'est un peu ça, la métaphore du Nord. Quand un carcajou l'attaque, il se retrouve réellement en mode survie et c'est quelque chose que paradoxalement rejoint la philosophie de Spinoza. Même s'il est un apôtre du rationnel et qu'il considère la raison comme le truc suprême, la nature est pour Spinoza notre véritable essence.

Pour Colette, la mère, c'est en étant confrontée à la mort d'inconnus qu'elle parvient à faire son deuil et à combattre sa culpabilité. Pour Gabrielle, il semble que ce soit en rencontrant une personne qui a vécu la guerre, qu'elle prend conscience que ses problèmes ne sont pas aussi graves qu'elle ne le croit. Est-ce que vous trouvez qu'on s'en fait pour rien dans la vie?

Oh oui! Quand on pense aux réfugiés syriens, on s'en fait effectivement pour rien. C'est un des problèmes de la société québécoise. On est une société gavée, riche, confortable, pacifique, casanière et pépère. Je ne critique pas, on est ce qu'on est, mais on est chanceux de ne pas être syriens.

J'aimerais maintenant parler un peu de votre carrière. Quelle importance a eu votre rôle dans *La vraie nature de Bernadette*? Quel genre de réalisateur était Gilles Carle?

Ah, Gilles était un personnage tellement formidable. *La vraie nature de Bernadette*, j'ai vécu ça un peu comme un rêve. Je faisais du dessin animé, j'étais dans un univers à part. J'ai passé à travers du film sans trop me rendre compte de ce que l'on faisait. Gilles était vraiment particulier. Je l'aimais beaucoup. On était très proche pendant un temps. Je n'étais pas une de ses blondes et quand il a commencé à sortir avec Carole [Laure], j'ai disparu. C'est quelqu'un qui avait une énorme intuition féminine. Il y avait des choses dans le personnage de Bernadette que même moi je ne comprenais pas, mais que je trouvais très justes par rapport à sa perception des femmes. Ce n'était pas le plus grand directeur d'acteurs, il disait «*Place-toi là, pis lis les lignes*», mais il avait ces intuitions-là et c'était assez phénoménal. J'ai travaillé deux fois avec lui et les deux fois, cela m'a surpris. Je trouve qu'on lui a fait un tort épouvantable au Québec. On lui a toujours reproché ce qui était sa force. Gilles était un caricaturiste et on se rejoignait beaucoup parce que je venais du dessin animé. Il grossissait le trait tout le temps. Il y a des scènes dans certains de ses films que je trouve absolument mémorables, des morceaux d'anthologie que l'on a rejetés du revers de la main. Le Québec n'était pas prêt pour un cinéma aussi fantaisiste. Il y avait des fulgurances dans ses images qui étaient absolument magnifiques et on lui a toujours reproché. Quand il est mort, je ne me suis pas privée pour aller à la radio et dire que c'est épouvantable comment on a traité cet homme. C'est l'un de nos plus grands cinéastes. Il était apprécié partout, en Europe, en République tchèque, en Italie, sauf ici. On lui a toujours reproché ses blondes et ses films incohérents.

Il nous a laissé des images impérissables autant dans ses documentaires que dans ses films de fiction. Il n'y a personne comme lui dans le cinéma québécois. Et il était un conteur fabuleux, il avait une verve incroyable et il était très drôle. Bernadette est une véritable héroïne et c'est le seul grand rôle que j'ai eu dans ma carrière, le seul rôle plus grand que nature que j'ai joué. À l'époque, je n'étais pas consciente de ça, mais c'est la première chose dont les gens me parlent quand ils me rencontrent. Il a projeté ce personnage dans un contexte presque mythique et c'est le seul cinéaste à avoir réussi ça.

Quels souvenirs avez-vous de votre passage à Hollywood ? Y avez-vous appris des leçons particulières qui vous ont été utiles par la suite dans votre carrière ?

Non. J'ai détesté chaque minute et chaque heure du temps que j'ai passé à Hollywood. J'ai détesté les gens qui font cette industrie. J'avais beaucoup de difficulté à m'adapter. Ces gens-là n'ont qu'une chose en tête, le pouvoir et l'argent et ce sont les deux choses que je déteste le plus au monde ! On n'était pas sur la même longueur d'onde. Ce que les gens ne savent pas, c'est que j'ai côtoyé des *big stars* parce que mon *chum* était dans le milieu et qu'il fallait que j'aille dans leurs maudits partys. J'ai connu Charlton Heston qui entrait dans une pièce en disant « que la lumière soit ». Je ne rigole pas ! J'ai aussi rencontré Kirk Douglas qui était une de mes idoles, à cause du film *Lonely Are the Brave* où il est fabuleux. Mais, il était tellement naïf ! Il fallait qu'il maintienne son image de Kirk Douglas, pis il faisait des grosses *jokes* plates, plates, plates. Je me suis dit « *mais qu'est-ce que c'est ça ?* ». J'ai rencontré sa femme qui est belge et francophone et on a jasé toute la soirée. Je me suis dit qu'il devait être intelligent parce que sa femme est intelligente : elle ne l'aurait pas marié s'il avait été un con parfait (rires). Ça m'a guéri à tout jamais de faire la groupie pour quelqu'un. Parce que ces gens-là sont complètement prisonniers de leur image. C'est impossible d'avoir un rapport humain avec ces personnes en dehors de l'industrie.

J'ai été là pendant six ans avec un réalisateur et on recevait des invitations constamment. Après deux ans, tu penses qu'ils vont se rappeler de ton nom, mais non. Comme je ne faisais pas partie du milieu et que je n'avais absolument pas l'intention d'en faire partie, j'étais une non-existante. Un soir, nous étions invités dans un party où nous étions sept ou huit épouses de réalisateurs et de producteurs. Au début, on ne se regardait pas, un peu gênées. À un moment donné, il y en a une qui se lève et me dit : « *I pinch myself, because I feel I don't exist* ». C'était la même chose pour les autres femmes, nous étions complètement ignorées. Dans un autre party avec un éditeur new-yorkais, l'une des épouses des invités était japonaise et à un moment donné, elle arrive en état de choc et son mari lui demande « *Qu'est-ce qu'il se passe, chère ?* » Elle lui dit : « *Je ne peux pas rester ici, tout le monde me donne leur verre pour le rapporter à la cuisine.* »

C'est une société infamante. Je n'étais pas capable. Le parcours de Richard Dreyfuss est absolument emblématique. Il est devenu hyperconnu avec *Jaws*, *American Graffiti*, *The Goodbye Girl*. Il est tombé dans la *coke* et il est devenu *addict*. Il a le parcours typique d'Hollywood. Il est tombé comme une roche, mais il a été intelligent, il avait marié une femme avec deux enfants handicapés et à un moment donné, il a renvoyé son *manager*, son agent, son comptable, son publiciste – parce que ça prend tout ça – il a fait le vide et est allé vivre à New York. Il est resté deux ans sans rien faire, malgré qu'il était au *top*. Richard Dreyfuss avait des mégas succès. Un jour, Paul Mazursky est venu le rechercher pour lui demander de jouer dans *Down and Out in Beverly Hills* et sa carrière n'a jamais été relancée, parce qu'Hollywood ne pardonne pas à des gens de faire ça. Mais, il s'est mis à travailler de façon régulière. Il a fait cinq films avec Paul Mazursky et il est devenu un bien meilleur acteur. Son ambition s'était calmée. J'ai trouvé qu'il avait eu un courage incroyable et il s'en est sorti. Ils font tous ça : ils montent au sommet, font une dépression épouvantable parce qu'il n'y a rien au sommet et là, il tombe dans la poudre, l'alcool, les pilules. Ce n'est pas drôle d'arriver au *top*.



Vos billets d'humeur à Bazzo.tv ont marqué plusieurs spectateurs. Vous faites cette année des interventions à Radio-Canada avec votre nièce Aurélie. Comment ça se passe jusqu'à maintenant? Vous n'avez jamais eu envie de faire de la politique?

Non! Surtout pas! Beaucoup de politiciens disent que quand ils quittent la politique, ils regagnent leur voix. Pour le peu de voix, et le peu de tribunes que j'ai, je veux la garder intacte. Je n'ai pas du tout l'intention de m'assujettir ou de m'asservir à une politique quelconque. Je l'ai toujours dit, je suis anarchiste, je ne crois pas au gouvernement, au pouvoir. Je suis contre le pouvoir, tous les pouvoirs, parce qu'ils mènent toujours à de l'abus. Je trouve qu'il y a d'autres façons de se gouverner en société. On ne l'a pas encore trouvée malheureusement, mais ça va peut-être venir. Je me considère vraiment privilégiée d'avoir eu cette tribune chez Marie-France [Bazzo], parce que j'enfonçais toujours le même clou. À un moment donné, je lui ai dit: «Je suis toujours en train de parler de ça, l'abus des riches, l'abus de pouvoir». Elle m'a répondu qu'on a besoin d'en parler. J'ai rétorqué qu'il doit y avoir d'autre monde qui est capable de le faire, mais non! J'étais la seule.

À *Tout le monde en parle*, j'avais fait une sortie contre les fondations. Non seulement j'avais été applaudie chaleureusement par le public, mais je m'en suis fait parler pendant un an et demi. Pis les gens d'ici qui ont des fondations m'ont engueulée copieusement. Les gens ne se rendent pas compte, c'est quoi les fondations. C'est une supercherie énorme. Ça nous vient des États-Unis, c'est un système d'élitisme. Il y a beaucoup de fondations qui ne soutiennent les étudiants dans des études avancées, mais qui soutiennent que la crème. C'est un système complètement élitiste qui nourrit cet élitisme à travers les fondations privées. J'espère que les gens le savent, que c'est de l'argent qui n'est pas investi dans le bien public. C'est de l'argent qui est soustrait aux taxes, au fisc et qui bénéficie surtout aux personnes qui investissent dans

ses fondations. Cela a pour effet de priver le gouvernement de l'argent qu'il pourrait investir dans des mesures plus égalitaires. C'est un non-sens les fondations. Martin Matte m'avait fait un gros *speech*, en me disant que c'est pour aider. Bon, la fondation Véro, c'est formidable, ils aident des autistes avec une maison pour les autistes. Il y a certaines fondations qui ont un véritable désir d'altruisme, mais la nature même de la fondation, c'est quelque chose qui doit être remis en cause. Ça appauvrit le trésor public et ça a des répercussions dans les programmes sociaux des gouvernements.



Une manière de vivre

est en salle depuis
le 1^{er} novembre.

Arrêter de fumer

Dimanche le 15 septembre, j'ai fumé mon dernier cigare. J'ai décidé d'arrêter pour toujours. J'espère que j'en serai capable.

Je fume surtout des cigares, plutôt que des cigarettes. C'est depuis l'âge de 31 ans que je fume, depuis 1999. J'ai commencé à fumer en achetant un premier paquet de cigares à saveur de noix de coco.

C'était la variété de saveur de cigares qui m'attirait plutôt que les cigarettes. L'habitude de fumer est restée. Plus tard, j'ai même eu envie de fumer d'autres choses, comme la pipe ou même mâcher du tabac, mais je m'en suis tenu aux cigares.

J'ai décidé d'arrêter parce que fumer entraîne beaucoup de problèmes de santé et je commence à les remarquer. Depuis l'année passée, j'ai plusieurs problèmes. Entre autres, j'ai mal à la gorge, j'ai de la toux et cela m'empêche même de dormir. Je passe des nuits blanches à cause de ça.

Fumer, ça me jaunit aussi les doigts et ça me brunit la langue. L'odeur du cigare est aussi très forte et reste sur mes vêtements, dans mon appartement et même dans mon haleine. Je n'ai plus envie d'avoir ces problèmes, ni avoir des problèmes plus graves comme le cancer de la gorge ou des poumons.

J'ai déjà essayé d'arrêter de fumer plusieurs fois dans le passé, mais j'ai toujours fini par reprendre en voyant d'autres gens fumer. J'ai déjà même réussi à passer un mois et demi sans fumer, mais ça n'a pas duré plus que ça. Cette fois-ci, j'espère réussir et ne plus jamais fumer.

Cette fois, pour réussir, je prends du Champix, des pilules qui aident à arrêter. Je vais aussi essayer de me tenir occupé, en faisant le ménage à la maison surtout. J'espère que cette fois sera la bonne, à 51 ans, en 2019 !

DENIS BOURGEOIS
CAMELOT JEAN-TALON / CHRISTOPHE-COLOMB



La vie fait bien les choses

La vraie liberté, c'est quand il n'y a jamais rien d'irréparable, rien de trop grave... C'est quand tout s'arrange. Sur Mont-Royal, ça s'arrange toujours quand je vais vendre, grâce à ceux qui m'achètent régulièrement et les autres qui ont la spontanéité voulue pour s'approcher.

C'est comme la fois où j'enseignais chez les Cris. En début d'année scolaire, j'avais donné mon logement à une prof qui voulait vivre seule. Faut dire que mon logement était au-dessus du quartier de la police amérindienne et je voulais fuir cette situation.

Je suis allée vivre avec une autre prof. C'est une chose que je ne voulais pas, et j'ai eu à me chercher un autre logement. Une grâce de Dieu, un Amérindien en charge du logement s'est présenté et m'a fait avoir la maison d'une famille partie dans le bois. J'ai pu continuer à enseigner comme si de rien n'était.

Je n'avais pas d'eau courante. Deux jeunes du secondaire m'amenaient l'eau pour remplir un baril et j'allais prendre ma douche au CLSC le soir. Tout était bien, tout était beau. Ça a duré jusqu'à Noël et en revenant des vacances, j'avais un loyer parmi les Blancs. Je leur ai donné, incognito, un service de vaisselle neuf pour les remercier.

Fort Rupert (*Waskaganish* en cri), c'est le village le plus au sud de la Baie James. C'est au Nord de Val-d'Or et c'est le plus beau village à connaître. Il y a des feuillus et des mélèzes. Au printemps, on longeait la rivière Rupert. C'était superbe à voir. L'air était pur. Si pur qu'il nous nourrissait et nous apportait le calme d'une vie remplie de confiance et de paix.

Je voudrais aller respirer un peu d'air du Nord au Café de la Maison ronde (ici à Montréal) et voir quel bonheur je pourrais en avoir. L'itinéraire c'est la simplicité du geste. C'est à prendre ou à laisser. Avec la fidélité de Dieu pour nous le rendre à bien. Merci à tous mes clients et longue vie.

FRANCINE DUFFY
CAMELOT BORDEAUX / MONT-ROYAL



Je suis raciste envers le racisme

Je hais le racisme. Les personnes qui sont racistes le sont souvent par pure ignorance, parce que l'autre s'habille différemment, pratique une autre religion, alors que nous, au Québec, ce n'est pas la pratique de la religion qui nous étouffe. Mais, ils parlent une autre langue... Et puis, là on va perdre notre identité avec tous ces migrants !

Moi c'est quelque chose que je ne comprends pas. Comment ça on va perdre notre identité ? On va se mettre à parler arabe ? Espagnol ? Italien ? À la française ? On va changer de religion ? Voyons donc !

Au contraire, le *melting pot* de plusieurs communautés culturelles nous a apporté déjà beaucoup à tous les niveaux : dans toutes les formes d'art, y compris la gastronomie. Avec tous les restaurants ethniques, nos connaissances culinaires se sont grandement améliorées.

Pour vous dire à quel point je hais le racisme, j'ai fait ma première psychose alors que je voyageais en Égypte. On appelle ça une psychose religieuse, c'est ce que j'ai appris par la suite. Dieu m'avait donné pour mission d'enrayer le racisme sur la terre ! J'avais un stylo qui manquait d'encre. Quand j'écrivais sur ma feuille, Dieu me dictait ce que je devais dire au peuple et quand ça n'écrivait pas, c'était entre Dieu et moi ...

J'ai fini mon voyage en prison - puis à l'hôpital psychiatrique du Caire - parce que j'ai déchiré mon passeport et je me suis déclarée Égyptienne. J'ai été rapatriée par le médecin de l'ambassade canadienne.

Aussi, j'ai vécu un an à Montréal-Nord qu'on appelait à l'époque Montréal « noir ». J'ai été témoin de tellement de racisme envers les Noirs, j'avais peine à croire que j'étais au Québec. J'avais vu ce genre de racisme aux États-Unis, mais au Québec...

Bref, le racisme cause de l'ostracisme, des guerres et le simple rejet de l'autre.

LINDA PELLETIER
CAMELOT MARCHÉ MAISONNEUVE



12 novembre à 19h

Venez discuter avec nos camelots autour d'un bon plat mauritanien, tout en visionnant le documentaire **Bonheur social**


L'ITINÉRAIRE



“Les expériences de l’itinérance”

Restaurant La Khaïma

142 av. Fairmount Ouest

 LAURIER

— Tous les profits de la vente de repas seront versés à L’Itinéraire

Cette soirée fait partie de la programmation officielle du 11^e Festival Nomade qui se tient à Montréal du 11 au 13 novembre 2019

www.lakhaima.ca/festival-nomade

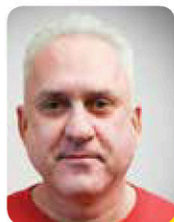


J'aimerais faire partie de la "game"... mais, je ne comprends pas ...



... les règles du jeu!



**GILLES LEBLANC**

PARTICIPANT — AIDE AUX CUISINES

P'tite p'tite semaine

L'ITINÉRAIRE
CHRONIQUE
HUMOUR

Lisez lentement ce récit. Que voulez-vous, je ne comprends pas vite. Chacune de mes semaines commence avec une réflexion personnelle. Cette fois-ci, je m'interroge sur l'utilité qu'a un nuage, pour un ange. La réponse serait-elle... une chaise ?

Comme tous les lundis soir, je suis allé m'entraîner à un art martial qui a été inventé pour les gens comme moi, aux prises avec des problèmes d'ordre cardiaque. Ce style se nomme l'escargot, tellement les mouvements sont lents. L'emmerdement est de ne pas vraiment pouvoir me défendre adéquatement contre d'éventuels agresseurs. Ce cours ne m'aide pas du tout, mais au moins ça me tient loin de chez-moi. Ce qui permet à ma femme d'organiser à la maison son tournoi de « jeu de poches » avec ses ami(e)s.

Au travail le lendemain, on a fêté précocement l'Halloween, soit un mois à l'avance. Mon costume était tellement bon et réussi, qu'aucun de mes collègues ne m'a reconnu. Peut-être un jour, par bonté d'âme, je leur dirai que j'étais déguisé en « courant d'air ».

Pour donner du répit à ma conjointe mercredi après-midi, j'ai passé du temps avec notre petite fille de huit ans. Je l'ai amenée au spectacle de ballet *Casse-Noisette*. À notre sortie de l'événement, telle ne fut pas ma surprise lorsqu'elle m'a demandé la question suivante : « Pourquoi les ballerines dansent sur la pointe des pieds ? Est-ce parce qu'elles ne sont pas assez grandes ? »

Détente

Je me réserve une partie de la soirée suivante, pour assister à mon premier atelier de croissance personnelle. Soit la gestion du stress. Les autres participants et moi avons fait des exercices pour détendre les dessous de pieds. Cela, aidé d'une petite balle en caoutchouc. Malaise ! Chaussés de gougounes, les autres ont forcément remarqué mes ongles d'orteils : affreux, croches et moches. Ils ressemblent étrangement à ceux qui ornaient les pattes de dinosaures, fossilisées depuis déjà plusieurs millions d'années. Pas de chance pour moi, tout a déjà été inventé. Bof...!

J'aime bien découvrir des choses que je ne connais pas. En effet, la routine, ça tue à la longue. Pour cela et pour faire plaisir à ma tendre moitié, j'ai accepté de l'accompagner à l'ouverture du nouveau, et seul musée du village. Nous sommes vendredi, dernier jour de la semaine. Tout le beau monde est présent sur place. La thématique de l'exposition était « le bébé *Bigfoot* ». Cependant, une mauvaise surprise nous attendait au guichet d'entrée. Seulement les visiteurs ayant une taille inférieure à 12 pieds et 56 pouces étaient admis à l'intérieur. Ça n'a ni sens ni logique. Mais on s'en fout totalement ! Car il ne se passe jamais rien de bon dans notre patelin.

Mieux vaut...

Comme j'aime mieux prévenir que guérir, tous les samedis matin, j'installe mon nouveau-né, assis dans son siège transportable, sur le crochet de jardinière vissé au plafond de la cuisine. Juste au cas où, notre chienne de 180 lb entrerait dans la maison en courant, l'écrasant à mort.

Pour finir le plat, cette chienne pitbull est décédée le lendemain. Elle s'est étouffée avec le chihuahua du voisin.

Pour finir la semaine en beauté, on a invité des amis à souper à notre logement. L'itinéraire qu'on leur a donné était étrange et inhabituel. On leur a dit d'utiliser leur odorat pour se rendre chez nous. Pour nous rejoindre, ils n'avaient qu'à suivre les odeurs de pot et de hachisch. La difficulté avec cette méthode, c'est que tout le monde se perd en chemin. Pas surprenant, il y a tellement de fumeurs de gazon partout dans notre quartier. Ben quoi ? On a fait notre gros possible !

PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes
Narcotics Anonymous



1 855 544-6362
www.naquebec.org

Nous pouvons t'aider

Jeu de chiffres

FACILE

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | 9 | | | | | |
| | 9 | | | | 2 | | 8 | 7 |
| 5 | | | | 6 | | 3 | 1 | |
| 7 | 5 | | 3 | 4 | | | | 1 |
| | 4 | 6 | | | 8 | 9 | | |
| | 1 | | 6 | | 7 | 4 | 2 | |
| 4 | 3 | | | | 6 | | | 8 |
| | | | 1 | | | 7 | 5 | |
| 8 | | 1 | | 9 | | 2 | | |

| LE RAI- RE | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 |
|------------------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|
| 1 | | | | | | | | | | | | |
| 2 | | | | | | | | | | | | |
| 3 | | | | | | | | | | | | |
| 4 | | | | | | | | | | | | |
| 5 | | | | | | | | | | | | |
| 6 | | | | | | | | | | | | |
| 7 | | | | | | | | | | | | |
| 8 | | | | | | | | | | | | |
| 9 | | | | | | | | | | | | |
| 10 | | | | | | | | | | | | |

Jeux de mots

**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

josecardinala1@yahoo.ca



| | | | | | | | |
|----------------------------------|---|-----------------------|---|--------------------------------------|---|-------------|---|
| Latente | ↓ | Écumèrent | ↓ | Lance | ↓ | Criasses | ↓ |
| Repère | | Adjectif démonstratif | | Personnes qui partagent des terrains | | Exsudations | |
| ↳ | | ↓ | | ↓ | | ↓ | |
| Destitua | → | | | | | | |
| Avant-midi | | | | | | | |
| ↳ | | Gaines | → | | | | |
| | | Broyer du lin | ↓ | | | | |
| Immatériels | → | | | | | | |
| Mesures anglo-saxonnes | | | | | | | |
| ↳ | | | | | | Règle | → |
| Produits pour préparer des cuirs | → | | | | | Vis | → |
| Odeur | | | | | | Nombre | |
| ↳ | | | | | | ↓ | |
| Enduits imitant le marbre | | Choix | | Liée | → | | |
| | | ↓ | | Compagnie ferroviaire | ↓ | | |
| ↳ | | | | | | Pronom | → |
| | | | | | | Deux | |
| Retouché | → | | | | | ↓ | |
| Salve | | | | | | | |
| ↳ | | | | | | | |
| | | | | Située | → | | |

HORIZONTALEMENT

- Ennuis.
- Piètre avocat.
- Mammite. - Hausse.
- Continent. - Passage. - Dialecte.
- Dormais. - Cinquante-deux.
- Au secours! - Aplatira.
- Uni. - Baudet. - Ancienne monnaie.
- Dépression.
- Serras. - Voies.
- Transpire. - Chic.

VERTICALEMENT

- Moirures.
- Fuite. - Dénudé.
- Répliques. - Clef.
- Gestes. - Perroquet.
- Jovial. - Opiniâtre.
- Rigole. - Corps obtenu par l'action d'un aldéhyde sur un alcool.
- Réduire les dimensions d'une pièce de bois. - Aire de vent.
- Mille cinquante. - Pays américain.
- Dieu des vents. - Mesura.
- Sur la boussole. - Prénom de la militante Mme Roback. - Nombre.
- Et même. - Puis.
- Donne un emploi restreint.

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe bénévole Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance !



SOLUTIONS DU 15 octobre 2019

| | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|-----------|----------|---------------|---|-------------|----|----------|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | Populiste | Foucault | Latin grecque | P | Année | V | |
| 1 | A | N | T | I | A | E | R | I | E | N | N | E | Ranquin | Eriler | C | A | tu | Time |
| 2 | B | A | I | S | S | A | I | P | U | E | R | | Quatre | | | | | |
| 3 | O | P | E | S | U | P | S | I | L | O | N | | Recense | | | Nombre | | UN |
| 4 | M | O | R | U | E | A | R | C | | | | | Dracost | | | Cours d'eau | | RU |
| 5 | I | L | S | | O | N | E | S | | | | | Ridica | | | Note | | NB |
| 6 | N | I | M | B | O | S | T | R | A | T | U | S | Plais | | | Composant | | SB |
| 7 | A | T | O | U | R | S | A | S | S | | S | | Méat | | | Oratoire | | INT |
| 8 | B | A | N | T | O | U | E | S | O | N | C | | Emplois | | | Palais | | Alcan |
| 9 | L | I | D | O | | U | T | I | L | E | | | Embois | | | Ame | | Appareil |
| 10 | E | N | E | R | G | I | S | A | N | T | E | S | Imbia | | | Pharmacien | | |
| | 5 | 4 | 7 | 3 | 9 | 8 | 6 | 2 | 1 | | | | S | | | | | |
| | 6 | 3 | 2 | 4 | 1 | 7 | 5 | 9 | 8 | | | | | | | | | |
| | 1 | 9 | 8 | 6 | 2 | 5 | 4 | 3 | 7 | | | | | | | | | |
| | 9 | 5 | 1 | 7 | 3 | 2 | 8 | 4 | 6 | | | | | | | | | |
| | 7 | 2 | 6 | 8 | 4 | 9 | 1 | 5 | 3 | | | | | | | | | |
| | 3 | 8 | 4 | 5 | 6 | 1 | 2 | 7 | 9 | | | | | | | | | |
| | 2 | 6 | 9 | 1 | 5 | 3 | 7 | 8 | 4 | | | | | | | | | |
| | 8 | 1 | 5 | 9 | 7 | 4 | 3 | 6 | 2 | | | | | | | | | |
| | 4 | 7 | 3 | 2 | 8 | 6 | 9 | 1 | 5 | | | | | | | | | |

L'ITINÉRAIRE

Faire un don **Cartes-repas**
Abonnement



JE FAIS UN DON DE :

40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :



TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹

DONS + CARTES-REPAS



JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : _____

N° de la carte : _____

Expiration _____ / _____

(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

IDENTIFICATION

Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ - _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

MONTRÉAL!

TÉLÉPHONIE + INTERNET

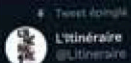
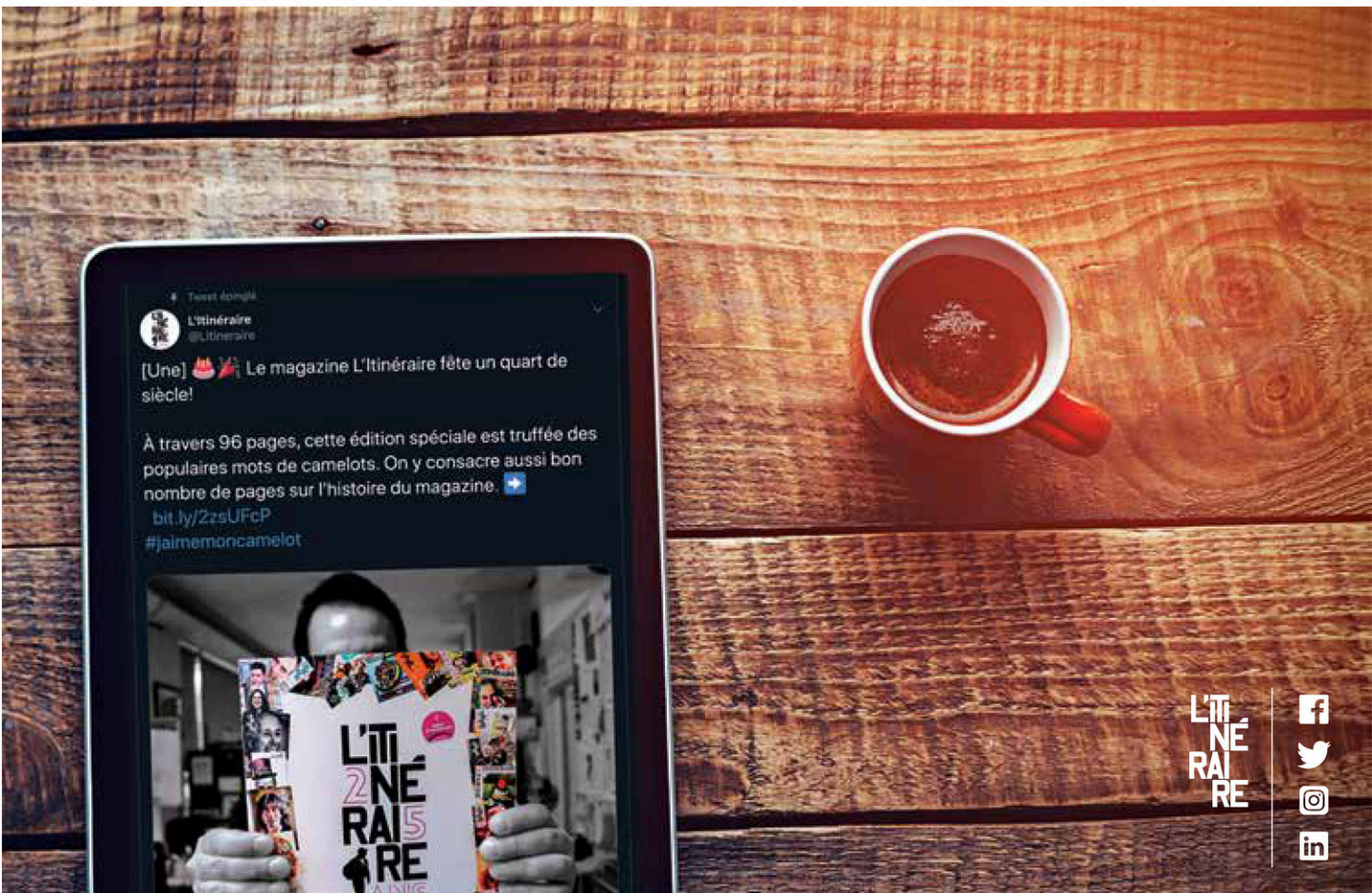
JUSQU'À 5MBS POUR **25\$/MOIS***



Cooptel | 1 888 532-COOP
cooptel.ca

*Frais de 911. Là où la technologie le permet. Offre sujet à changement sans préavis. Certaines conditions s'appliquent.

publicite@litineraire.ca

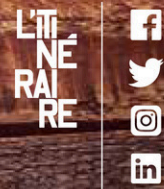


[Une] 🎉🎊 Le magazine L'itinéraire fête un quart de siècle!

À travers 96 pages, cette édition spéciale est truffée des populaires mots de camelots. On y consacre aussi bon nombre de pages sur l'histoire du magazine. ➡

bit.ly/2zsUFcP

#jaimemoncamelot



Des idées qui nous transportent

Découvrez nos projets
de mobilité qui contribuent
au bien-être de la communauté.

stmprojets.com

B

**LA BEAUTÉ DE L'AUTOMNE,
LE RÉCONFORT D'UN CAFÉ.**

—
Vivez l'automne dans toute sa beauté
en profitant de la chaleur réconfortante
de nos savoureux cafés.



CAFÉ
BROSSARD^{MD}

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL
514 321-4121 • 1 800 361-4121
CAFEBROSSARD.COM